

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

## L'ABSOLUTION AVANT LA BATAILLE

---

Le désert s'enfonçait bien avant dans les cieux.

Echangeant leurs pensers et leurs craintes entre eux,  
Couplant les horizons qu'un horizon efface,  
Calmes sous le soleil qui leur hâlait la face,  
Et secouant au vent la poudre des chemins,  
Forts comme des Gaulois, fiers comme des Romains,  
Cent braves s'avançaient, joyeux, front haut, stoïques ;  
Leurs pieds meurtris prouvaient leurs courses héroïques.

Un soir brumeux et froid—arrachés brusquement  
Aux caresses sans nombre, au long embrassement  
De mères qu'effrayait le cliquetis des armes,  
D'épouses qui baisaient, au milieu de leurs larmes,  
Leur uniforme sombre et leurs humbles galons—  
Ils avaient dû partir. Sans but et sans jalons,  
Par un climat d'avril, par des neiges fondantes,  
Le jour dans la prairie, et la nuit sous des tentes  
Dont parfois la rafale ébranlait les sommets,  
Ils gagnaient l'inconnu sans se lasser jamais.  
Ils allaient, s'attardant quelquefois sur les routes,  
Interrogeant l'espace et l'oreille aux écoutes,  
Car la savane est grande et grands sont les déserts,  
Et repartaient, de pluie ou de neige couverts,  
Sans vivres, sans souliers. Par moments la tempête,  
Crevant l'âpre nuage au-dessus de leur tête  
Et se répercutant dans les lointains échos,  
Se dressait sur son aile et criblait leurs shakos ;  
Mais que leur importait le vent et ses colères,  
Ils se disaient, domptant les éléments polaires :  
La vie est dure ici, mais la gloire est au bout.  
Et si quelqu'un tombait, ils lui criaient : debout !!

Jamais un mot de blâme et jamais de murmures !  
Comme un chêne géant aux rugueuses ramures,

Ils restaient forts devant l'ouragan qui passait.  
 Que dis-je, à leur insu leur âme grandissait.  
 Et quand, malgré cela, parce que leur épée  
 Était encore vierge et n'était pas trempée  
 Dans le sang, dans ce sang peut-être où nos aïeux  
 Plongèrent si souvent leur glaive audacieux,  
 Ils eurent à subir un insulteur, un drôle,  
 Un vil menteur payé pour ternir l'auréole,  
 Dont la clarté sans tache éblouissait leur front,  
 —Eux qui devaient plus tard relever cet affront—  
 Jamais ces fiers enfants, un moment ne faiblirent.  
 Devant leurs pas hardis les routes s'aplanirent,  
 Sans que de leur pays le souvenir charmant  
 Ne vint leur apporter le découragement.

\* \*  
 \*

Maintenant le clairon sonne halte.

C'est l'heure

Où le zénith flamboie, où la terre qu'effleure  
 Un chaud rayon d'été par l'air pur attiédi  
 Offre sa lèvre vierge aux baisers du midi.  
 Le vieux Saskatchewan, roulant ses flots sauvages,  
 Emplissait de rumeurs les bois et les rivages ;  
 Et la plaine sans fin, dans les horizons bleus,  
 Était sa splendeur auguste sous les cieux.

Dieu les avait conduits, seuls, à travers l'espace  
 Là, tandis qu'autour d'eux, comme un lion qui passe,  
 Et dont la voix grondante épouvante les airs,  
 Le peuple sanguinaire et fauve des déserts  
 Les guettait. Rien n'avait, pendant la route morne  
 Qui s'offrait au départ sans issue et sans borne,  
 De leur figure hâve et de leur front d'airain  
 Terni le caractère énergique et serein.  
 Ils sentaient, qu'au delà de l'immense prairie,  
 Quelqu'un les regardait fixement : la Patrie.  
 Pourtant une pensée amère torturait  
 Leur cœur, et quand les monts que le soleil dorait  
 De loin leur indiquaient les tours de Notre-Dame,  
 Quelque chose de grand s'éveillait dans leur âme.  
 Descendant de ces preux qu'Hébert de son burin  
 Exhume d'un passé sans tache et souverain,

Ils voulaient, eux aussi, de ces grands bois farouches  
Réveiller les échos au bruit de leurs cartouches.

Ils voulaient recevoir leur baptême de sang.

Or, tandis qu'ils faisaient ce rêve éblouissant,  
Qui leur ouvrait déjà le temple de la Gloire  
Et burinait leurs noms au socle de l'Histoire,  
Tandis que leur regard voyait dans l'avenir  
Les drapeaux de Lévis à leur drapeau s'unir,  
Riantes visions de longues nuits passées  
A suivre lentement le cours de leurs pensées,  
Voilà que tout à coup du fond des bois touffus  
Un murmure d'abord demi-vague et confus  
Comme un bruissement d'algues vertes s'élève ;  
Puis le son devient grave et profond, de la grève  
Il monte et s'agrandit en se répercutant,  
Et le soldat, bronzé par les soleils, entend  
Une voix lui crier, foudroyante et terrible :  
" Aux armes ! "

L'ennemi, jusqu'alors invisible,  
Que nul ne sent marcher et nul ne voit venir,  
De ses taillis obscurs s'apprêtait à bondir.

Pas un mot, pas un cri, ni plainte, ni surprise.  
Sentant battre du cœur sous leur étoffe grise,  
Et voulant conserver sans tache leur blason,  
Ils fixèrent muets l'insondable horizon.  
Peut-être qu'au hasard quelques mains se pressèrent,  
Que des pleurs à travers quelques cils se glissèrent,  
Mais ce fut tout. Chacun comprit qu'en ce moment,  
Le spectre de Montcalm, sous son granit dormant,  
Se dressait, et qu'il ne faut pas que l'on soufflète  
Par une lâcheté son glorieux squelette.  
Le courage chez eux ne se refroidit point ;  
Mais avant d'engager, la carabine au poing,  
Et les haillons au vent, leur première bataille ;  
Avant que dans les airs la sanglante mitraille  
Eut sifflé, décrivant un arc-en-ciel de feu,  
Leur dernière pensée ici-bas fut pour Dieu.  
Car ces vaillants enfants, grandis dans les alarmes,  
A leur brave aumônier présentèrent les armes,  
Et, pareils aux roseaux souples des prés jaunis

Qui, lorsqu'un vent, chargé de parfums inouis,  
 Passe en rasant le sol de son aile et se glisse  
 Léger comme un brouillard et frais comme un calice,  
 Se penchent sans effort, aspirant les senteurs  
 Qui s'échappent des flots, des feuilles et des fleurs ;  
 De même ces soldats, pour recevoir du prêtre  
 Le signe du pardon et le dernier peut-être,  
 Courbèrent leurs fronts nus au soleil d'or brunis,  
 Et mirent un genou sur terre.

O mon pays !

Le sang de tes aïeux gonfle encor tes artères,  
 Et tes fils d'aujourd'hui sont dignes de leurs pères !  
 Un siècle de repos n'a pas pu le rouiller  
 Ton glaive, et les rayons qu'il faisait scintiller,  
 Eblouissent encor nos ardentes prunelles.  
 Tes batailles d'hier ont déployé leurs ailes,  
 Et toutes, accourant au son de leurs tambours,  
 Soufflent dans nos clairons l'esprit des anciens jours.  
 O mon pays, tu sais allier au courage  
 Ta foi, ce don divin, ce splendide héritage  
 Que trois cents ans vaincus, mais de gloire remplis,  
 Nous ont transmis intègre et si pur dans leurs plis.  
 Et quand revient encor la lugubre mêlée,  
 Quand sous les cieux, la mort, livide, échevelée,  
 Voltigeant au-dessus des sombres bataillons,  
 Dans leurs rangs épaissis trace d'affreux sillons,  
 Tu sais, ô mon pays devant qui l'on s'incline :  
 Devant le Dieu de Jeanne et le Dieu de Bouvine,  
 Devant Celui qui fixe et règle les combats,  
 Tu sais te prosterner le jour où tu te bats.

\*.\*

Le prêtre alors leva sa main de pardon pleine :  
*Ego vos absolvo*, dit-il.

Et de la plaine

Pendant qu'il prononçait ces paroles qui font,  
 Mystère auguste et saint, tomber du ciel profond  
 La clémence divine en céleste rosée,  
 Monta comme un encens vers la voûte irisée.

On eut dit qu'une haleine ineffable passait.  
 Et les grands bois perdus où le jour se berçait,

Et le flot déferlant sur le sable, et la feuille,  
Et tout ce qui fleurit, chante, vole ou s'effeuille,  
Et les monts et la brise et la plaine et les cieux  
Saluèrent cette aube étrangère pour eux.

Et, comme une mystique et légère bruine,  
Sur les soldats, baissant leur front sur leur poitrine,  
Et que l'astre du jour de lumière inondait,

Lentement le pardon suprême descendait.

Puis quand le ciel se fut refermé sur leur tête,  
Troublant de ces déserts la profondeur muette,  
Et de l'ombre, porté sur les ailes du vent,  
On entendit ce cri formidable :

En avant !

GONZALVE L. DESAULNIERS.

# DE QUÉBEC A LA FLORIDE.

## NOTES DE VOYAGE

Par M. J. U. GREGORY.

*Traduit de l'anglais par M. ALPHONSE GAGNON.*

En janvier 1882, je laissais Québec pour un voyage à la Floride, pays des oranges et des fleurs, où règne un printemps continu, et lieu de délices pour les amateurs de chasse et de pêche.

Mon voyage n'ayant duré que quelques semaines, je ne puis que donner un aperçu des belles choses que j'ai eu le plaisir de voir, et des renseignements qui m'ont été fournis par les personnes obligeantes avec qui je me suis trouvé en relations.

Inutile de raconter ici mon voyage de Québec à New-York, voyage fait comme tout voyageur canadien en hiver, et que l'on peut facilement se représenter. Mes observations ne commenceront donc qu'au départ de la métropole américaine.

Mon compagnon de route était le baron de la Grange, noble français, qui venait de passer plusieurs mois au Canada, à jouir des plaisirs de la chasse et à admirer les beautés grandes et sauvages de ce pays. Chasseur habile, joyeux compagnon, le jeune baron contribua beaucoup à rendre mon voyage agréable.

Le 4 de janvier, à 3 heures de l'après-midi, nous quittions New-York, sur le magnifique vapeur *Gate City*, de la ligne Savannah. Ce vaisseau qui jaugeait 2000 tonneaux, avait pour capitaine un excellent marin, homme courtois, que je recommande aux voyageurs allant au Sud. Le prix du passage sur cette ligne, de New-York à Jacksonville, est de \$25 tout compris.

A notre départ de New-York, le thermomètre indiquait 31 degrés au-dessus de zéro ; la mer était dans un état voisin du calme, et la brise favorable. Nous portions encore nos habillements d'hiver canadiens.

Le 5, à 9 heures du matin, le thermomètre marquait 36 degrés ; la mer se faisait légèrement montonneuse, et le vent favorisait toujours notre marche. Dans l'après-midi, le thermomètre atteignit 56 degrés. De chaque côté du navire et sur une grande distance en avant, des

centaines de marsouins, qui, ce jour-là, étaient d'une humeur évidemment enjouée, prenaient leurs ébats, croisant dans tous les sens notre navire, soit à l'avant, soit à l'arrière, au grand amusement des passagers.

Dans la nuit du 5 au 6, nous franchîmes le cap Hatteras si redouté, dont nous distinguions la lumière. La nuit était belle et nous jouissions du spectacle ravissant d'un clair de lune sur mer.

Le jour suivant, le 6, rien de changé au tableau de la veille : nous avons encore un ciel serein, et nous tuons agréablement le temps avec les passagers, tous gais compagnons. Je prends ici une licence de langage permise, je suppose, aux voyageurs comme aux poètes, en disant que *nous tuons le temps* ; car il est bien reconnu que le temps, que nous essayons de tuer depuis si longtemps, finit toujours par nous tuer lui-même.

De bonne heure, au matin du 7, le thermomètre marquait 62 degrés, et il s'était élevé à 70, à notre arrivée à Savannah, vers les 11 heures de l'avant-midi. Nous remontâmes la rivière Savannah à petite vapeur jusqu'au quai, encombré de nègres flânant au milieu de milliers de sacs de guano, de ballots de coton et de barils de résine. Il y avait là un grand nombre de ces bâtiments à trois mâts, grésés en goëlettes et prenant leurs cargaisons de bois de pin destiné à des ports étrangers. On remarquait aussi plusieurs gros vapeurs et des navires à voiles se chargeant de coton, de résine, de riz et d'autres produits du pays.

Après avoir dîné à l'hôtel Pulaska, nous fîmes une promenade dans la ville. Savannah ne fit pas sur nous, d'abord, une impression bien favorable, le sol en étant sablonneux, et les constructions du quartier des affaires ayant un extérieur d'apparence sombre, mais nous trouvâmes, dans les environs de la ville, de très belles demeures entourées de jardins de fleurs et ombragées par différentes variétés d'arbres particuliers au pays.

C'est ici que nous vîmes pour la première fois un chemin de fer urbain. Les chars en sont petits et ils sont trainés par deux mulets que le cocher, assis avec nonchalance sur une chaise, fouette constamment. Le cocher est souvent un nègre paraissant connaître tous ceux qu'il rencontre, car il sourit, salue et grimace à la rencontre de la plupart des personnes qu'il aperçoit de chaque côté de la rue.

Je me promenais tranquillement, lorsque, tout à coup, j'entendis le son agréable d'une voix de Québec : c'était la voix du conseiller Hans Hagens, qui m'abordait le sourire aux lèvres. M. Hagens passait l'hiver à Savannah où le retenait ses affaires. Presqu'au même instant je faillis être renversé par une voiture qui passait à toute vitesse ; je me détournai vivement, et quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître dans la personne du conducteur du phaéton, un autre Québec-

quois, ni plus ni moins que le célèbre Jim Ward, qui paraissait faire fortune dans son pays d'adoption.

Un peu plus loin, autre réminiscence de Québec. Je venais d'entendre la voix d'une femme qui chantait. Je suis certain, dis-je à mon ami, d'avoir entendu cette voix à Québec. Je ne me trompais pas, car ayant détourné le coin de la rue, je vis, il n'y avait pas à s'y méprendre, avec son orgue de Barbarie, la même Française qui était venue à Québec l'été précédent. Elle me dit qu'elle faisait florès dans ce pays, quoique ses chansons ne fussent pas comprises de ses auditeurs.

Vous croyez sans doute que j'en avais fini avec ces souvenirs de ma ville natale ! Détrompez-vous ! car un peu plus loin un autre son familier vint frapper mes oreilles et je me trouvai en présence d'un homme en uniforme d'artilleur, couvert d'un casque militaire russe brillant et surmonté de clochettes, qui jouait de l'accordéon et battait la caisse. Le pauvre diable suait à grosses gouttes dans son attirail militaire et remplissait d'étonnement les noirs par la variété de ses exécutions musicales.

Mon compagnon de route revit plus tard ces deux musiciens à la Nouvelle Orléans, et pensa bien qu'ils faisaient le tour du monde.

Comme nous avions encore quelques instants à nous, nous louâmes un carrosse pour nous rendre au joli cimetière Bonaventure, à une petite distance de la ville. Cette république des morts, suivant l'expression de Châteaubriand, est ornée d'arbres disposés avec un goût admirable et que je n'ai jamais vus ailleurs. L'arbre qui domine est le chêne vert, dont chaque rameau porte de longs festons pendants, formés de mousse grise d'Espagne. Ces arbres sont alignés par rangs d'une régularité parfaite et couvrent presque entièrement les avenues droites et spacieuses qui courent dans différentes directions ; leurs branches s'étendent et se joignent de manière à leur donner un point de ressemblance avec les arches entrelacées ou les chevrons ondés de la nef d'une église. Les pierres tumulaires sont du genre uni, mais belles dans leur simplicité ; elles sont entourées de roses, de magnoliers, de fleurs japonaises, de camelliées, d'oléandres, de clématites et d'autres jolis arbustes à fleurs, dont plusieurs étaient en pleine floraison. On remarquait aussi le houx avec ses baies rouges. L'arbre appelé chêne verdoyant est une espèce qui porte un feuillage vert à toutes les saisons de l'année. Phénomène étrange ! de la fougère croissait à travers les fissures de l'écorce de plusieurs de ces arbres, ce qui leur donnait une apparence vraiment remarquable.

L'heure du départ approchait. Nous nous rendîmes au quai, afin de nous embarquer sur le vapeur *Florida*, en route pour Fernandina. Nous nous séparâmes avec regret de notre bon vieux capitaine Dag-gat, qui nous avait recommandés favorablement au capitaine Cusina,

du vapeur que nous devons prendre pour faire le voyage de 200 milles à peu près, en suivant le cours tortueux de rivières ou de lagunes plutôt, jusqu'au premier port que nous devons toucher, dans la Floride. On avait eu pour nous, à Savannah, tous les égards de la politesse et de la courtoisie, et l'on nous avait priés d'ajourner notre départ afin de nous faire admirer les points de vue des environs : nos jours, cependant, étant comptés d'avance, nous ne pûmes accepter l'invitation.

Notre départ de Savannah se fit vers les 4 heures de relevée. Le vapeur que nous avons pris était une de ses grandes barges à fond plat, avec roues latérales mues par des engins séparés, dont les chaudières sont chauffées avec du pin résineux. Ce bois, qui donne une chaleur intense, est jeté dans d'énormes ouvertures par une troupe de nègres chauffeurs, dont les chansons et les lazzis sont vraiment drôles. En remontant la rivière, nous passâmes près d'un cure-môle à soupape, occupé au creusement du chenal. Ce cure-môle est de construction particulière et il ressemble à un bateau à vapeur. De sa poupe glisse un tube de 15 pouces qui plonge au milieu du chenal ; les grandes roues du cure-môle remuent la vase, qui, mêlée à l'eau, entre facilement dans le tube pour être jetée immédiatement dans des chalands placés tout près, où l'eau se retire et ne laisse que la vase épaisse que l'on porte en dehors du chenal. Un des passagers donna au cure-môle le nom de "sangsue du gouvernement," et ajouta qu'il suçait beaucoup plus d'argent que de boue. (Nous avons de ces sangsues au Canada, mais elles sont à deux pattes au lieu d'être à deux roues.)

Nous eûmes à subir plusieurs arrêts de quelques instants seulement, pendant notre trajet. Une brume épaisse semblait prendre plaisir à nous arrêter dans notre marche. Au bout de quelques instants, elle s'élevait et à peine avions-nous fait quelques milles qu'elle s'abaissait de nouveau. Il fallait aussi beaucoup de dextérité et de manœuvre pour dédoubler les coudes prononcés que forme la rivière. On mettait l'avant du vapeur sur le rivage, puis on lui faisait faire les évolutions nécessaires pour contourner l'obstacle, et l'on se remettait en route pour recommencer, un peu plus loin, la même manœuvre. "Allez-y rondement," criait le capitaine au pilote, ce qui, dans son langage, équivalait à : "Toute vapeur dehors," et notre bateau volait jusqu'au nouveau coude à franchir et où se répétait la même cérémonie. Une grande partie de la journée fut employée à manœuvrer ainsi avec la roue de tribord, puis avec celle de babord, et quelquefois, les roues travaillaient l'une contre l'autre. C'était du nouveau pour nous, et ça nous amusait.

Les bords plats et marécageux de la rivière étaient couverts d'huîtres. Il n'y a point de pierre en Floride. Lorsque vous apercevez quelque

chose qui ressemble à une île, avec l'apparence d'un terrain bas et rocheux, que la marée basse laisse à sec, ce que vous voyez est tout simplement des bancs ou dépôts d'huîtres.

Le 8 au matin, nous vîmes plusieurs voliers de canards plongeurs (nos canards d'automne), de même que des centaines de pluviers aux pattes jaunes ou chevaliers, des courlis, des huîtriers, et d'emberizes orizivores. Cette dernière espèce est l'oiseau chanteur que nous appelons le goglu. Lorsque ces oiseaux, que les anglais appellent *Bobolinks*, émigrent vers le sud, ils y perdent le fin duvet que nous admirons dans notre climat, et prennent une couleur approchant beaucoup celle de nos petits moineaux. Leur nourriture favorite est le riz sauvage, et ils deviennent très gras, ce qui fait qu'on les recherche beaucoup pour les pâtés de gibier.

Nous vîmes aussi le petit et le grand héron blanc " le héron au long bec emmanché d'un long cou, " comme l'a dit Lafontaine, ou le héron aigrette, le grand héron bleu, le butor, le cormoran ordinaire, et le dinde aquatique, qui est, je crois, le cormoran mexicain ou l'oiseau serpent, dont je me suis procuré des échantillons plus tard.

Cette journée-là la température était admirable, le thermomètre variant de 65 à 68 degrés. Le pays, à notre droite, parfaitement plane, et, à notre gauche, une vaste étendue de terrain bas et marécageux, au-delà de laquelle nous pouvions découvrir un coin de la mer, paraissant d'ici comme le miroir d'un grand lac,—tel était le panorama que nous avions à admirer.

Le 8, à 4 heures de l'après-midi, nous touchions à Fernandina. Nous eûmes le plaisir de rencontrer ici un Canadien de Saint-Hyacinthe, le frère de l'hon. M. Mercier, qui habite le sud depuis plusieurs années et a quelque intérêt dans la ligne des vapeurs à laquelle appartenait le vapeur sur lequel nous avions pris passage.

Avant d'arriver à Fernandina, nous avons quitté derrière nous l'île Cumberland, à l'extrémité orientale de l'État de la Georgie. Sur cette île est érigée Dunjeunesse, maison spacieuse formée de *coquina*, véritable conglomérat d'écaïlles. C'est là qu'a demeuré, autrefois, le général Nathaniel Green, qui prit une part distinguée à la Révolution américaine. Un vieux et étrange cimetière, situé tout près, renferme la tombe du célèbre officier américain de la cavalerie légère, Harry Lee, le père du général Robert E. Lee, qui eut une part active dans la dernière guerre entre le Nord et le Sud et fit cette incursion à jamais mémorable dans la Pensylvanie. Je dis mémorable surtout pour moi, car j'étais à Philadelphie en 1863, lorsque des convois remplis de blessés et de soldats fédéraux mourants arrivaient du champ de bataille, de Gettysburgh. Celui qui a vu les souffrances et entendu les gémissements de ces pauvres victimes d'une guerre fratricide, qui

les a vues de près et leur a parlé, celui-là, dis-je, ne saurait oublier tout ce qu'il y avait de navrant dans un tel spectacle.

Fernandina est le refuge favori de ceux qui fuient l'hiver. Cette ville fut fondée par les Espagnols, en 1732, ou 24 ans seulement après Québec. Elle a une histoire intéressante que je n'ai pas le temps de raconter en ce moment.

A 5 heures de l'après-midi, le thermomètre indiquait 78 degrés, nous étions sur le convoi qui devait nous transporter à Jacksonville dans une heure et demie. Tout alla bien durant une demi-heure environ, quand nous fîmes tout à coup suffoqués par une odeur de graisse et de guenilles enflammées. On arrêta le train et l'on s'aperçut que le feu avait pris dans la boîte à graisse de l'une des roues. Après que celle-ci fut refroidie et remplacée, nous partîmes de nouveau. Un peu plus loin, d'autres boîtes chauffèrent : nouvel arrêt avec refroidissement et huilage. Cette histoire se répéta quatre fois durant le trajet ; ce n'était pas trop agréable, quoique cela formât un contraste frappant avec notre manière précédente de voyager, et augmentât par là même les incidents de notre voyage.

Sur le char que nous montions se trouvait la plus belle demi quarte-ronne que nous ayons encore vue. Ses yeux, ses cheveux flottants et d'un noir lustré, ainsi que sa figure étaient irréprochables. Personne n'aurait pensé qu'elle eût du sang nègre dans les veines, à moins d'un examen attentif de la peau du visage qui accusait une délicate teinte jaunâtre. Il aurait peut-être aussi remarqué qu'un cercle noir caractéristique entourait les ongles de ses doigts effilés. Sa compagne de voyage était une vraie négresse, et qui faisait contraste, je vous l'assure.

Nous arrivâmes à Jacksonville sur les huit heures du soir et nous nous fîmes mener à Carlton House, grand hôtel situé sur le bord de la rivière et tenu par deux Américains du Nord. Ils sont de plus propriétaires d'un hôtel situé sur les bords de la mer, dans le Maine, qu'ils ouvrent en été, après avoir fermé leur établissement de la Floride jusqu'à l'hiver, époque où ils reviennent ici. De cette manière, ils jouissent d'un été perpétuel et paraissent même s'enrichir.

Nous étions porteurs de lettres de recommandation que nous avaient fait tenir nos amis du journal *Forest and Stream* (1) pour le Dr Kenworthy, connu sous le nom de plume "Al Fresco." Sur présentation de ces lettres, nous fîmes reçus avec beaucoup de courtoisie chez le Dr Kenworthy, dont la jolie résidence, à Jacksonville, était entourée d'arbres à rameaux touffus et de fleurs en pleine floraison. Le docteur est un Anglais qui a pratiqué la médecine en Angleterre, en Australie et quelque part aux Etats-Unis, avant de s'établir en Floride. Le cli-

---

(1) Journal traitant de chasse et de pêche, publié à New-York.

mat merveilleusement salubre de cette péninsule, l'avait décidé à y fixer sa résidence. Sa femme, d'une santé délicate, y a retrouvé toutes les forces d'une personne bien portante, après avoir souffert longtemps de faiblesse des poumons ; ceci est une nouvelle preuve en faveur des propriétés curatives du climat de la Floride. Mme Kenworthy est la fille d'un amiral anglais dont je ne me remets pas le nom.

Le docteur nous donna des renseignements précieux sur la chasse et la pêche du pays, et, comme le climat produisait déjà le meilleur effet sur mes forces physiques, je sentais renaître en moi toute l'ardeur du chasseur passionné, et j'avais grandement hâte de me livrer à mon exercice favori.

Le thermomètre donnait, le 9 de janvier, 79 degrés à l'ombre, et je puis vous assurer que je ressentais tout le poids de la chaleur, habillé comme je l'étais. J'eus le plaisir de trouver mon vieil ami, Roméo H. Stevens, de Montréal, arrivé ici un ou deux jours avant moi. Il portait un habillement d'été fait de flanelle blanche, et, comme c'est un homme d'à peu près mon poids, je me décidai, après comparaison faite de lui et de moi, d'aller dans les magasins pour y faire emplette de sous-habits plus légers. J'avais heureusement avec moi mon habillement d'été le plus léger, un habillement de serge, et c'est ainsi que je me vêtis tout le temps que je fus en Floride, sans ressentir le besoin d'habits plus chauds. Il n'est pas prudent, cependant, d'avoir une garde-robe dégarinée de tout vêtement d'automne ou du printemps, vu que le pays reçoit, de temps à autre, la visite du vent de nord, qui fait tomber le thermomètre dans les environs de 30 degrés, surtout dans le voisinage de Jacksonville, de Saint-Augustin et même à une grande distance en amont de la rivière Saint-Jean. Lorsque se fait ce changement de température, les jeunes plants et les fruits souffrent un peu du froid ; mais cette température insolite est de courte durée, et la chaleur reprend bientôt son état normal.

Jacksonville est située sur la rive gauche de la rivière Saint-Jean, à un endroit où ce joli cours d'eau fait un fort détour vers l'Est. Vue de la rivière, la ville offre un coup d'œil attrayant, et de son point le plus élevé, la vue plonge sur un panorama enchanteur que forment la rivière et ses bas-fonds, de l'autre côté. Elle occupe un site avantageux sous le rapport commercial et fait de grandes affaires en bois de construction. Presque toutes les lignes de chemins de fer et des vapeurs aboutissent à Jacksonville, d'où s'expédie une quantité énorme de fruits et de légumes pour les ports étrangers. La ville est éclairée au gaz ; elle possède un excellent système d'approvisionnement d'eau au moyen de puits artésiens ; ses égouts sont des modèles du genre. On y trouve plusieurs écoles publiques, une bibliothèque publique, une chambre de lecture gratuite, des églises épiscopaliennes, presbyté-

rienne, méthodiste et catholique, des banques, des salles publiques, des journaux et des bureaux de télégraphie se reliant à tous les points extérieurs. La population est d'à peu près 15,000 âmes, et elle augmente rapidement. Cette ville est destinée à devenir un des grands centres industriels de la confédération américaine. Elle est devenue célèbre comme rendez-vous des invalides, surtout des personnes affectées des maladies pulmonaires.

*(A continuer.)*

## DEMONOLOGIE ET LES SAUVAGES DU CANADA

---

(Suite.)

Les anciens chasseurs de prairie de Manitoba, rapportent nombre de choses extraordinaires accomplies par des sorciers sauvages et par des métis qui faisaient de la médecine.

Parmi les mille anecdotes racontées par ces bons vieillards, il faut faire une large part à la fable, aux mystifications, aux déceptions de l'optique, à la trop grande crédulité de ces hommes en général sans instruction et à leur défaut d'examen sérieux des choses qu'ils prétendent avoir vues ou entendues. Bien des mystères impénétrables au premier abord, s'éclaircissent et s'expliquent avec la plus grande facilité en y regardant de plus près. Il faut faire une soustraction considérable parmi les vieilles légendes des prairies que nous a conservé la tradition. La plupart des sorciers ou jongleurs sauvages n'étaient que des imposteurs, qui, grâce à la supériorité de leurs connaissances des hommes, des plantes des prairies, de l'art médical et des passions humaines, profitaient de la crédulité superstitieuse des sauvages, pour se faire considérer comme prophète ou en communication avec des êtres supérieurs.

Néanmoins, il y a certains hommes auxquels les chasseurs d'autrefois, attribuent tant d'actions inexplicables, qu'on peut difficilement recuser leur témoignage. Nous ne mentionnerons que quelques-uns des jongleurs, qui ont acquis une plus grande réputation que leurs compères. Un jeune G..... se fit remarquer dès son bas âge, par la facilité avec laquelle il pouvait retrouver, sans la moindre recherche, les objets perdus dans la prairie.

Un soir, après avoir couru le bison, un chasseur attardé arrive au camp. Il annonce en maugréant, qu'il n'avait pu tuer qu'un seul bison, parce qu'il avait perdu le chien de son fusil. Il s'adresse alors à G..... et lui offre \$20.00 de récompense, s'il peut retrouver cette pièce de son fusil. G..... accepte et le soir même, il se met à faire sa jonglerie, invoquant les esprits supérieurs, leur demandant leur secours, pour le lendemain. Dès l'aube du jour, il part avec ce chasseur au galop sur son coursier. Après avoir parcouru quatre milles, il s'arrête et dit en indiquant un endroit dans la prairie : " Il est ici, votre chien de fusil."

Le foin était haut à cet endroit et notre chasseur ne pouvait rien distinguer. G..... descend de son cheval écarte le foin et ramasse en effet l'objet en question, au grand ébahissement du chasseur. Dans une autre circonstance, un métis du nom de Pagé cherchait depuis quatre jours, sept chevaux qu'il avait perdus à la rivière aux Saules, dans les environs de la montagne Tortue. Il se trouvait alors à deux jours de marche de cette rivière. G..... interrogé refusa de répondre avant "de faire sa médecine" comme il disait. Rends-toi, répondit ensuite G..... à Pagé, au bout du bois qui longe la rivière aux Saules, jusqu'à ce que tu rencontres une grosse butte. Tu graviras cette butte et de là tu pourras apercevoir tes chevaux, broutant l'herbe à quelques arpents au sud. Tout se passa, comme l'avait annoncé G..... et Pagé revenait cinq jours après avec ses chevaux. Un autre jour, G..... se mit à pleurer. Sa femme lui en ayant demandé la cause : "Dans huit jours, dit-il, notre enfant sera mort." Cet enfant était alors en parfaite santé et rien ne pouvait annoncer la moindre indisposition chez lui. Deux jours après en effet, il tombait malade et expirait le huitième.

On n'en finirait point, s'il fallait écrire, les mille anecdotes qui nous ont été rapportées. Nous nous contenterons de citer quelques jongleries un peu remarquables et qui ont paru extraordinaires même à la population habituée à ces cérémonies superstitieuses.

Jean-Baptiste Bruce vieillard octogénaire, qui a fait le voyage à la mer Polaire avec le Dr. Richardson, à la recherche de Franklin, a été le témoin oculaire d'un grand nombre de jongleries parmi les naturels et nous a fourni des renseignements très précieux sur ce sujet. C'est grâce au récit de cet ancien guide du Nord-Ouest, dont le témoignage ne saurait être mis en doute et qui est d'ailleurs confirmé par un grand nombre d'anciens du pays, que nous avons pu recueillir des informations précises sur les jongleries telles qu'observées chez la plupart des tribus sauvages de l'ouest.

N'est pas jongleur qui veut. D'ordinaire ce ministère est héréditaire. Le jongleur commence dès son jeune âge, à étudier les propriétés des racines et des plantes. Il apprend à composer quelques tisanes assez inoffensives et qui pour la plupart ont des vertus purgatives. Rien de particulier d'ailleurs ne paraît dans sa manière de vivre différente du commun des autres naturels. Un jour, il prend son sac à médecine et s'enfonce dans les bois où il passe quelques jours, observant un jeûne complet, ne conversant avec qui que ce soit, et demeure 3 à 4 nuits dans cette triste retraite. Que se passe-t-il durant ces nuits si longtemps attendues et ardemment désirées par l'apprenti jongleur ? Voici ce que l'un d'eux, fort célèbre dans le Nord-Ouest avoua dans un moment de confiance à M. J. B. Bruce. Pendant la nuit, dit-il, alors que j'étais plongé dans un demi sommeil, quelqu'un s'est présenté à moi. Tu

veux devenir jongleur, dit cette personne, et que je te communique mes pouvoirs, et bien promets-moi de toujours m'invoquer jusqu'à ton dernier soupir et de me donner..... Ici le jongleur s'arrêta et dit à Bruce : j'ai promis de ne jamais révéler ce que j'ai donné. Bruce insistait pour savoir ce que pouvait être ce don. Le sauvage secoua la tête tristement et répliqua : --Je ne sais pas si j'ai mal fait, mais si vos prêtres le savaient, ils me haïraient ! Vraiment ces circonstances, ce silence obstiné, et ces aveux accompagnés de réticences, font croire à un pacte avec le prince des ténèbres.

Revenu de cette retraite, le sauvage est considéré comme jongleur. Comme tel, de ce jour, dans sa tribu, on le craint, on le respecte, on l'écoute comme un oracle et rien d'important ne se décide, sans qu'on l'ait consulté. De plus, il est un " fort en médecine " reconnu. On l'envoie quérir pour chasser du corps du malade, l'esprit mauvais qui le tourmente et le fait souffrir. Les maladies chez la plupart des sauvages n'étaient dans leur opinion qu'une possession ou obsession d'un méchant esprit qu'il s'agissait de conjurer ou de chasser. C'est pour cela que pendant que le jongleur ou " fort en médecine " souffle sur le malade, les assistants frappent sur le tam-tam et font un vacarme infernal, afin effrayer l'esprit.

Ainsi donc, ce personnage exerce une double fonction. Celle d'oracle ou prophète et alors il s'appelle " Jongleur " et celle de médecin et alors il s'intitule " fort en médecine."

En outre de la considération dont on entoure ce grand personnage, il exige comme autrefois les oracles de Delphes d'être bien payé.

Les jongleurs les plus en renommée dans le Nord-Ouest ont été " Obiscouet " et Etaouichicouane.'

M. Bruce a assisté à une jonglerie de ce dernier, qui eut lieu à l'Île à la Crosse, il y a environ 60 ans.

Depuis quelques jours, on avait vu des signes qui indiquaient la présence de sauvages ennemis. M. Small, bourgeois de la Cie. de la Baie d'Hudson s'adressa à " Etaouichicouane," pour savoir ce qui en était.

Il consentit. Tout le jour, il se retira à l'écart, triste et rêveur, pendant que les sauvages du camp, dressaient la loge de la jonglerie. On planta 40 poteaux en rond. La loge pouvait avoir trois pieds de diamètre et les poteaux étaient espacés de 3 à 4 pouces. Aux quatre coins, la loge était attachée par des cordes qui partaient de la loge et étaient liées à des arbres. On enveloppa ces poteaux de peaux crues d'orignal, de biche ou de buffalo. On ceintura ensuite ces peaux avec des cordes en cuir. En dedans de la loge, à une hauteur de 3½ pieds on mit un cercle de bouleau, afin d'empêcher le bas de la loge de trop fermer. Au haut de la loge à 7 pieds du sol, on emboîta les poteaux

et les peaux d'un autre cercle très étroit qui réunit l'extrémité des poteaux comme dans un faisceau. La nuit venue, deux sauvages, attachèrent avec une corde tous les doigts du jongleur, ayant bien soin de faire un nœud à chaque doigt. On lui lia ensuite les mains derrière le dos. On lui garrotta de même les pieds. Avec une autre corde on l'enlaça tout autour du corps et on le serra si fort, qu'il se plaignait.

Ainsi lié et ceinturé depuis le cou jusqu'au talon, on l'assit, la figure penchée sur les peaux de la jonglerie. Il n'aurait pu vivre deux jours dans cet état. Il ne pouvait ni bouger, ni faire le moindre mouvement.

Hâtez-vous, dit-il, car je souffre. Les sauvages se mirent à chanter, hurler, danser et frapper sur le tam-tam.

La jonglerie se mit à trembler. J'avais essayé, dit Bruce, à remuer un tant soit peu, les poteaux mais inutilement, tant ils étaient plantés solidement en terre.

On avait attaché des grelots à quelques-uns des poteaux et on entendait résonner ces grelots, à mesure que la loge s'ébranlait de plus en plus fort. Tout à coup, comme par enchantement, le jongleur glissa dans la loge. Les cordes restèrent toutes à l'extérieur de la loge, sans être brisées. Une fois dans la loge, il poussa un profond soupir, comme si sa poitrine dégagée des liens qui l'oppressaient, pouvait respirer plus librement.

On ne pouvait voir ce qu'il faisait en dedans, mais on l'entendait se lamenter. Il criait souvent " La loge n'est pas solide. Le voilà qui veut entrer. Il entre, entre. J'ai peur. Ah ! Que c'est effrayant ! " La loge tremblait et oscillait comme un arbre agité par la tempête. On entendait des sifflements et des hurlements sourds. Pendant ce temps-là, les sauvages faisaient un grand bruit avec des " chichiquinock. " Ce chichiquinock est une espèce de grosse pelotte en peau crue, remplie de plomb.

Il est fixé au bout d'un baton qu'on agite pour que le plomb frappe sur les parois de la peau. Bruce qui est loin d'être un timoré affirme que les voix et les sifflements qui sortaient de la jonglerie l'effrayèrent et qu'il eut peur.

De temps à autre, le silence se retablissait un instant et on entendait ensuite trois à quatre voix, qui parlaient, comme des gens irrités, qui en viennent aux mains. M. Small lui demanda alors, s'il y avait des ennemis dans le voisinage. Le jongleur répondit à l'instant. Non, aucuns. Vous n'avez pas besoin de craindre." Alors, le jongleur conversa quelques instants avec ses " Pawakan " ou esprits. Il les congédiait, les priant avec instance de ne plus le tourmenter. Ensuite il dit : Ah ! Ah ! c'est fini maintenant, venez me faire sortir. Chose

étrange, lui qui avait pénétré si facilement et en un clin d'œil, dans cette loge, ne pouvait plus en sortir. Les poteaux n'étant espacés que de 3 à 4 pouces, il fallut en enlever un ou deux pour lui permettre de sortir de cette loge.

Je trouvai, dit Bruce, ce jongleur assis dans la loge, ruisselant de sueurs. Je lui dis : " J'ai bien eu peur. C'est le diable je crois que tu as vu." Il pencha la tête sans donner aucune réponse.

Quelques heures plus tard, j'allai le trouver à l'écart et lui demandai de m'expliquer comment il avait pu se débarrasser de ses cordes sans les briser et entrer dans la loge. Il répondit : " Notre Maître vient nous aider. On devient comme un brochet qui serait attaché par le milieu du corps. On glisse et on se trouve dans la loge tout étourdi, comme frappé rudement à la tête." Tout se passa comme l'avait annoncé le jongleur. On ne vit point d'ennemis.

Un autre jour, on enveloppa ce même jongleur, dans une seine. Il s'en débarrassa aussi facilement que de ses cordes.

Il y a eu aussi quelques jongleurs Métis. L'un d'eux bien connu, était Alexis McKay. Un soir, McKay se trouvait à la rivière au Brochet et fit une jonglerie. Un Métis Français du nom d'Alexis Lespérance s'adressant à McKay lui dit. " Voyons si tu vas dire la vérité. Je voudrais savoir si dans le mois dernier j'ai été père d'un garçon ou d'une fille. La femme de Lespérance était à St Boniface. La loge se mit à trembler violemment. Tiens, dit McKay, voici quelqu'un de la Rivière Rouge. Il dit que tu as un gros garçon et que l'enfant et la mère se portent bien. A son retour à St Boniface, Lespérance constata que le jongleur ne l'avait pas trompé.

L. A. PRUD'HOMME

(A continuer)

# LE TRAVAIL

---

## SERMON

*Prononcé à l'église du Gesù, à Montréal, le 19 Mars 1886, par*

M. L'ABBÉ DEMERS

*Curé d'Ormstown, à l'occasion de la fête patronale de l'Union  
St-Joseph de Montréal.*

*(Suite et fin.)*

---

### II.

Aujourd'hui, l'homme en est arrivé presque à l'apogée de ses inventions : l'électricité, le téléphone, la télégraphie efface les distances : elle restreint le bassin des mers, et met comme porte à porte les peuples les plus éloignés les uns des autres. La vapeur sillonne les mers, et promène en tout sens sur nos continents ses longues files de chars. L'industrie est à son apogée : le monde est pavé d'usines et de fabriques.

Oui, de nos jours, Dieu a mis entre les mains de l'homme, une puissance qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais possédée. Mais dans l'emploi, dans l'exercice de cette puissance, l'homme peut-il se passer de l'assistance de Dieu ?—Non.—Quelles que soient l'intelligence, la pénétration, la force de l'homme, ni son esprit ni son bras ne suffisent ; il a besoin de l'œil et du bras de Dieu. A chaque instant la fougue des éléments, peut s'armer et se révolter contre lui : je le vois lui-même effrayé des forces terribles et des ressorts aveugles qu'il met en jeu ; je le vois trembler devant l'œuvre de ses mains. Puisqu'il en est ainsi il lui faut trouver un moyen de faire disparaître cette crainte ; et ce moyen, c'est la prière. En d'autres termes, tout ouvrier doit apporter sa religion comme point d'appui de ses œuvres.

Dieu, mes frères, n'a pas besoin de nous, mais nous, nous avons besoin de lui. Nous avons besoin de lui parce que nous sommes faibles, et que la vie est parfois bien lourde, le devoir bien austère, le combat contre le mal bien difficile.

Voilà pourquoi le travail a besoin de la religion. Et, en effet, si vous brisez l'alliance avec la religion, que vous restera-il ? Un

travail d'esclaves, la servilité devant le capital. Il n'y a que la religion qui a pu émanciper le travail, et ce quelle a fait, elle seule peut le continuer. Comment?—En établissant une opinion chrétienne qui fasse respecter la dignité de l'homme, qui donne au travailleur une égalité morale avec tous ses frères en Jésus-Christ. Auprès du Christ, nous n'avons tous qu'un niveau ; le riche descend et le travailleur monte. Il ne faut donc pas que le travail exclue la religion. Sans la religion, le travail manque de principes, de règle, de but, de moralité. Avec la religion il a tout cela. Et aussi l'ouvrier qui travaille sous l'influence de la religion, travaille avec ardeur, avec honneur, avec patience et enfin avec profit.

1o Avec la religion, l'homme travaille avec ardeur, parce que alors c'est la conscience qui le pousse. La conscience ! c'est une grande force, un puissant mobile. Rien ne parle haut comme la conscience ; il n'est pas d'impulsion comparable à celle qu'elle imprime. Or, savez-vous ce qui fait la conscience ? C'est la religion. La conscience, en effet, c'est la voix de Dieu parlant dans l'homme ; quand elle n'est pas cela, elle n'est rien. Or, imaginez-vous un homme livré à l'irrésistible autorité de sa conscience ainsi comprise, un homme sur qui s'exerce sans cesse l'action divine par la conscience, de quoi ne sera-t-il pas capable ? Et si c'est au travail que sa conscience le pousse, avec quelle ardeur ne devra-t-il pas s'y livrer ! Ah ! si on savait combien on diminue l'homme en lui enlevant sa religion et par suite sa conscience. On le paralyse pour tout. On tue en lui le patriotisme. Au lieu d'un homme vous n'avez plus qu'une chose inerte ; au lieu d'un travailleur vous n'avez plus qu'une machine à travail, vouée à la fatalité d'une destinée, où à la merci du hasard d'une position quelconque.

Sans doute, il y a des exceptions, mais elles sont rares ; il y en a toutefois. Ainsi on voit des pères de famille sans religion, mais doués d'un cœur bon, d'une nature d'élite, travailler en vue de leurs enfants. Parfois aussi l'intérêt, ou l'amour propre suppléent à la conscience : mais avec la nature, avec l'intérêt, avec l'amour-propre, on n'a jamais rien que de fragile, de capricieux, de variable. Rien n'est fort comme la conscience, fille de la religion. Avec la religion l'homme travaille avec ardeur.

2o Avec la religion, l'homme travaille avec honneur. Un Père de l'Eglise, parlant de la fin de l'homme, exprime une pensée que j'ai toujours trouvée bien belle et bien juste : il dit que l'homme se fait, en quelque sorte à l'image de la fin qu'il se propose ; et après avoir affirmé que l'homme se ravale et descend, en se proposant pour fin, les choses périssables de ce monde, ou une créature quelconque, il lui rappelle que sa fin c'est Dieu, et il s'écrie avec transport : " O homme si c'est Dieu qui est ta fin, tu te grandis jusqu'à Dieu " : "*Deus es !*"

Eh bien ! ce que St-Augustin a dit de la fin de nos actes, je le dis hardiment du principe de nos actes. Oui, comme la fin vers laquelle nous tendons, le principe qui nous inspire, communique à notre vie son caractère. Si vous agissez au nom et sous l'impulsion de la nature, vous agissez en homme. Si vous agissez sous l'impulsion de la conscience, c'est-à-dire de la religion, c'est-à-dire de Dieu, il y a du divin dans ce que vous faites. Le travail avec la religion devient donc honorable pour l'homme ; il le devient surtout pour le chrétien. Pour le chrétien, en effet, Jésus-Christ a ennobli le travail en le sanctifiant. Quand on songe que Jésus-Christ a travaillé ; et qu'on travaille sous l'influence de ce souvenir, certes, en travaillant, il n'y a pas lieu de courber la tête, il faut la relever, au contraire.

Ainsi, vous le voyez, la religion donne au travail un cachet de noblesse et de grandeur que rien, au monde, ne saurait lui donner. Et j'avais raison de vous le dire : Avec la religion on travaille avec honneur.

30 Avec la religion, l'homme travaille avec patience. La patience est une grande vertu. Il a été dit que l'homme patient est supérieur au vaillant guerrier "*Melior est vir patiens viro forti.*"—La raison de cet oracle qui est de l'Esprit Saint lui-même, c'est que pour être patient il faut se vaincre soi-même, et que c'est là la plus difficile de toutes les victoires. Or, pour se vaincre soi-même il faut à l'homme une force qu'il ne saurait trouver dans son propre fonds, et que la religion seule peut lui donner.

Prenez l'homme sous le coup de l'épreuve, sous le coup de l'injustice, en face d'une morte violente et imméritée, ou bien penché sur le sillon qu'il creuse, le métal qu'il façonne, ou la pierre qu'il polit, qu'est-ce qui le fera se soumettre à son sort ; qu'est-ce qui étouffera dans son cœur, et retiendra sur ses lèvres la révolte, le murmure ? La religion, vous dis-je, et rien que la religion. La philosophie, il est vrai, a connu la patience, une certaine patience, dont elle a inspiré quelques actes qui ne sont pas sans valeur ; mais Job sur son fumier, nos glorieux martyrs, et la foule des travailleurs patients et héroïques de tous les temps, entendez-vous ? ont été des hommes religieux.

Quel beau spectacle que celui du travailleur religieux ! Sous l'œil de Dieu qui le voit et qui est pour lui le maître, à la suite du verbe incarné qui s'est fait son frère et son modèle, qui s'est fait travailleur, lui aussi il accomplit sa tâche, il paye son tribut, il use sa vie, il l'épanche goutte à goutte avec sa sueur. Et pas un murmure, pas une plainte : il lui est même doux de se résigner, car, grâce à la religion, s'il se résigne, ce n'est pas seulement parce qu'il croit, c'est aussi parce qu'il espère. "Le travail devient pour lui l'échelle de Jacob qui a pied sur la terre et dont le sommet se perd dans les cieux." Mais cet

ouvrier patient et résigné, trouvez-le en dehors de la religion ! En dehors de la religion savez-vous ce que vous trouverez ? L'ouvrier mécontent, l'ouvrier révolté, l'ouvrier farouche. On n'entend parler depuis quelques années surtout, que de grèves et d'émeutes, que d'ouvriers insurgés, que d'ouvriers impatients de quitter l'outil pour une vie facile et la subordination pour l'indépendance et le désordre. Savez-vous d'où vient ce déplorable état de choses, qui déjà nous a été si funeste, et qui demain nous amènera le bouleversement le plus épouvantable qu'ait subi la société ? Il vient d'un divorce entre le travail et la religion. Que l'ouvrier redevienne religieux, et il sera patient et il cessera d'être une menace incessante pour la paix publique.

40. Enfin avec la religion, l'ouvrier travaille avec fruit, avec moralité. Il faut deux choses à l'ouvrier pour que son travail fructifie : l'activité et la moralité. Nous l'avons dit, ou plutôt nous avons entendu l'Esprit Saint nous dire que l'ouvrier paresseux est fatalement voué à la misère. Il faut en dire autant de l'ouvrier qui n'est pas moral : si l'ouvrier est débauché, quand même il travaillerait, ce qui est rare, jamais il ne fera fortune ; c'est un fait d'expérience.

Le travail que nous regardons souvent comme un joug, n'est, au fond, qu'une obligation que nous impose une des facultés de notre âme. Cette faculté une fois satisfaite, qu'en résulte-t-il ? Cela revient à dire : Que sera dans ses pensées, dans ses sentiments, dans sa conduite, l'homme de travail ? Ce homme est dans l'ordre parfait ; obéit aux lois de la nature : tout en lui sera réglé ; il se lève de bon matin, et selon l'appel de Notre Seigneur, il va à sa vigne, c'est-à-dire, à son travail. Il supporte le poids du jour avec courage ; il vient le soir prendre son salaire, et se livrer pendant la nuit à un bon sommeil qui réparera ses forces. Avez-vous quelque chose à reprendre dans une pareille vie ? Bon père, il pourvoit par le produit de ses peines, aux besoins de ses enfants ; bon citoyen, il est utile à l'Etat ; bon chrétien, il est conforme à la loi de Dieu. Ses pensées sont calmes, ses sentiments droits, sa conduite irréprochable, car il remplit son devoir. Cet homme, c'est donc l'homme honnête, qui vit ici-bas comme chacun doit y vivre du fruit de ses sueurs ; c'est l'homme probe qui ne cherche point à s'approprier ce qui est à autrui ; c'est le citoyen exemplaire qui montre à chacun ce qu'il doit à la société. Il marche dans les sentiers de la justice parce qu'il suit l'ordre établi par Dieu. Il suit la voie étroite du salut, portant chaque jour sa croix, sans se plaindre, offrant au Seigneur ses sueurs, pour l'expiation de ses fautes et pour la sanctification de son âme.

Le démon tourne inutilement autour de l'ouvrier laborieux ; il ne peut le surprendre ; il est pour lui comme une tour de défense contre les traits de l'ennemi. Occupé à son œuvre, il n'a que faire d'écouter

ses suggestions ; il n'entend pas davantage les sollicitations des hommes. Mais il ne perd pas son temps ; ce qu'il a à cœur, s'il est instruit, c'est de s'instruire davantage ; s'il est père, c'est d'avancer ses enfants : s'il a un bien, c'est de le faire valoir. Le travail l'absorbe tout entier ; mais aussi il en retire tous les avantages qu'en peut retirer l'âme. Son cœur reste pur, droit, vertueux, parce qu'il n'a pas le temps de le dépraver. Devant le démon, il est fort : devant les hommes il est sage, et devant Dieu, il est saint.

Voilà les résultats du travail sanctifié par la religion, et j'avais donc raison d'affirmer que ce n'est qu'avec la religion que le travail porte ses fruits. Oui, Mes Frères, ne l'oubliez jamais, je vous en conjure, que le travail manque de son principal mobile, perd de sa dignité, et surtout ne saurait être profitable et béni sans la religion.

Comme conséquence, je dis donc que l'homme, que tout bon citoyen doit s'attacher à sa religion et l'aimer de tout son cœur : il doit la respecter et la faire respecter dans toutes ses œuvres : il doit toujours la prendre comme guide de toutes ses opérations. Là est pour lui l'honneur et la prospérité. Oui, de toute nécessité, l'homme doit demander à la religion, à la prière, de bénir et sanctifier ses travaux afin que la main de Dieu, comme le demande l'Eglise, nous en fasse éviter tous les maux et recueillir tous les biens.

Il y eut avant nous des peuples riches et puissants ; il y eut surtout dans les temps anciens et primitifs, un peuple dont l'Écriture nous a conservé l'histoire en quelques lignes, et qui porta jusqu'aux dernières limites le développement des arts et le raffinement des vices. Ces enfants des hommes, ainsi que les appelle le texte sacré, appliquant entièrement à la matière cette noble intelligence qu'ils avaient reçue de Dieu, et qui, malgré le ravage du péché, se ressentait encore de sa vertu première, et de sa force native, produisaient chaque jour de nouvelles conceptions, bâtissaient des villes, travaillaient les métaux, perfectionnaient les arts agréables. Or, ce premier de tous les peuples, dont la civilisation comme aussi la corruption ne sera jamais égalée peut-être par la civilisation ni heureusement par la corruption des siècles modernes, ce peuple que l'Esprit-Saint a appelé un peuple de géants, savez-vous pourquoi il a disparu de la terre ? L'Écriture va vous le dire : "*Non exoraverunt antiqui gigantes.*" Les anciens géants n'ont pas prié et ces hommes qui se fiaient à leurs forces ont été détruits.

Voilà la conséquence du manque de religion et de prière chez un peuple et dans une société.

Quant à nous, reconnaissant tout ce que nous devons à la religion, reconnaissant qu'elle est tutrice des plus beaux peuples, et la mère de notre cher Canada, aimons-la de tout notre cœur, et soyons toujours unis à elle. Nous surtout Canadiens, puissions-nous ne jamais oublier

qu'un poste d'honneur nous a été confié et marqué à l'ombre des saints autels.

Gardez toujours ce poste d'honneur en établissant entre votre conduite et les lois de l'Eglise une constante et parfaite harmonie ; que les principes de l'Eglise soient vos principes ; que son esprit soit votre esprit ; que son enseignement vous soit toujours vénérable et sacré. Gardez toujours ce poste d'honneur en portant à l'Eglise, l'amour qu'un enfant bien né doit porter à une mère noble, puissante, pleine de bonté et de tendresse. Si jamais il vous arrive de rencontrer quelqu'un qui se dise canadien et qui n'aime pas l'Eglise, posez la main sur sa poitrine et vous sentirez aussitôt que ce n'est pas un cœur vraiment et complètement canadien qui y bat. Car pour nous, Canadiens, l'amour de l'Eglise entre essentiellement dans l'amour de la patrie, parce que la religion et elle seule, constitue l'âme de notre nationalité canadienne. Soyez donc étroitement unis à elle, dans votre conduite privée et publique, et soyez toujours en parfaite harmonie avec elle et glorifiez Dieu par le culte catholique et gage de votre conduite, vous vous acheminerez en paix, sous l'œil de Dieu, vers l'accomplissement de toutes vos destinées.

A vous, membre de l'Union St-Joseph, avant de descendre de cette chaire, laissez-moi vous redire cette chaleureuse parole de St-Paul, ce sera mon fraternel adieu : "*Euge miles christi, euge*" ! Courage, soldat de Jésus-Christ, courage ! Courage ! dignitaires de l'Union St-Joseph, administrateurs, chapelains, visiteurs médecins : justifiez le choix de vos frères par un dévouement sans bornes, par une sollicitude que rien ne rebute ni ne ralentit. Soldats de Jésus-Christ, courage !

Courage, frères et amis de l'Union St-Joseph. Soyez toujours unis, compatissants, vous aimant dans la charité, pour posséder les bénédictions du temps et de l'éternité. Recrutez des membres dignes de s'asseoir à vos côtés : animés d'un zèle fraternel, appelez dans vos rangs ceux qui, comme vous se dévouent au travail, à la probité, à l'honneur et à la foi. Réveillez en vous cette sainte ardeur qui fait les bons chrétiens, les vrais disciples du Christ et les bons citoyens. Plus forts que le respect humain, marchez tous ensemble sur les traces de votre illustre Patron Saint-Joseph : apprenez, chaque jour, à partager ses vertus, sa foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son amour pour ses frères et pour les infortunés, son invincible espérance dans une vie meilleure : et comme gage de votre conduite, l'Union St-Joseph, commencée sur la terre se perpétuera dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur.

# LE NORD.

---

## I

Voici l'été qui arrive au pas gymnastique. Il devient de mode, et même de nécessité pour les constitutions délicates, d'aller faire halte à la campagne. Il y a de la distinction à y passer la belle saison. En vérité c'est bien propre à se reposer du bruit des villes, du tracas des affaires et de l'atmosphère de l'industrie.

C'est encore une question de savoir où aller. Ne faut-il pas d'ailleurs consulter sa tendre moitié, qui doit, en cette matière, avoir voix au chapitre. C'est bien légitime, certes ! Car s'il y a quelqu'un qui ait besoin de respirer l'air pur, de s'inspirer au spectacle de la belle nature, c'est bien la femme, la mère de famille qui, durant toute l'année se consume aux soins de l'intérieur, se dépense au bonheur de ses enfants.

Mais j'ai peine à croire que les *places d'eau* soient de nature à reposer l'esprit, calmer les nerfs et faire jouir pleinement des délices que l'on cherche loin des soucis et des inquiétudes. Ce n'est pas là, ce me semble, que l'on peut se mettre à l'aise et laisser les marmots prendre leurs ébats dans les près, dans les champs, dans les bois.

Comment se fait-il que tous les ans, les personnes qui vont *aux eaux* jurent, en bouclant leurs malles pour revenir, qu'on ne les y prendra plus.—Que de fatigues, en effet, pour aller, tous les ans avec une famille, se baigner... où il n'y a pas toujours de l'eau ; s'il faut surtout y amener une demi douzaine de fillettes, ça devient une question d'état. Or l'on sait comment ces débats se terminent sous une monarchie tempérée comme celle du conjungo, où l'opposition est armée de toutes les forces de la faiblesse.

La scène du départ pour les eaux a ses avents pendant lesquels toute la maisonnée est sur le qui vive : depuis la prétentieuse modiste jusqu'à la modeste servante. Le chat même de l'établissement voit avec inquiétude s'éloigner souris et rats, faute d'aliments pour les y retenir.

Et le mari ! le pauvre mari ! qui court essouffé chez le marchand de malles, chez le cordonnier, chez... à peu près tous les industriels de la ville. Ah ! par exemple, c'est madame qui se charge des toilettes, et rendons-lui cette justice, qu'elle ne laisse au mari qu'à en payer la note. Petit item pour celui qui sous ce régime constitutionnel joue le rôle de

premier et de ministre des finances.

A ceux qui ne sont pas avides d'émotions vives... et qui n'ont pas de filles à marier, je conseille un voyage dans les cantons du Nord, où ils peuvent amener femmes et enfants... à bon marché : ce qui ne nuit pas dans le paysage.

Pour aller là, il ne faut pas grand appareil, pas de valises gigantesques ; on n'y apporte pas la crainte de n'être pas à la mode, ni l'inquiétude d'y faire des gaucheries, ni surtout les soucis d'y faire contracter à ses enfants des habitudes regrettables de luxe et de dissipation.— Par contre on y goûte des délassements réparateurs et le spectacle grandiose de la nature sauvage. Encore est-il que pour jouir de ces excursions si salubres, pour profiter d'un voyage si pittoresque il faut savoir lire dans ce grand livre de la nature et interpréter son langage si simple, mais si éloquent pour ceux qui y prêtent l'oreille et le cœur.

La publication des impressions que m'a laissées une excursion dans les cantons du Nord, m'a parue être propre à faire apprécier un voyage en cette partie de notre pays, à faire connaître cette région destinée à être le théâtre d'événements importants pour l'avenir de notre Province de Québec, berceau de notre nationalité.

Pendant un des derniers étés j'ai voyagé dans ces montagnes du Nord qui couronnent la vallée de l'Ottawa, et, parole d'honneur, durant ce temps, il n'y a eu qu'un nuage à l'horizon, c'était de ne pouvoir faire partager les jouissances que m'offrait ce spectacle, par tous ceux qui me sont chers. Je le confesse, j'ai été attristé en m'éloignant de ces cantons incultes, de ces montagnes abruptes, de ces profondes vallées, de ces forêts vierges, de ces lacs limpides. J'ai hâte d'y retourner, mais cette fois avec ma femme, avec mes enfants. Et pourquoi pas ? On voyage maintenant dans ces contrées accidentées comme sur les chemins macadamisés des *grand's côtes*. A chaque village échelonné sur le long de la route on rencontre des hôtels bien et même très bien tenus, où l'on y exerce les devoirs d'une aimable hospitalité. Et il faut le dire, c'est un assaisonnement qui sied très bien, même à la table d'une hôtellerie.

J'en donne avis, je n'ai pas le temps de mettre des formes à mon récit. Il est le fruit de notes prises à la hâte. C'est un bouquet cueilli sur le bord du chemin, sur la rive d'un lac, et dont les fleurs pour être jetées pêle-mêle, n'en seront pas moins odorantes pour ceux, bien entendu, qui ont conservé la délicatesse du sentiment.

La première précaution à prendre avant de partir pour une excursion de campagne, c'est de se choisir un bon compagnon. Et il ne sont pas si communs, ceux qui ont vos goûts, qui voient comme vous, qui apprécient comme vous. Et puis pour s'enfoncer dans ces sentiers côtelés, il ne faut pas être trop douillets. Le dicton populaire : " Qui

choisit prendre pire ;" a souvent son application, car pour faire ce voyage je n'eus même pas à choisir. Et pourtant je trouvai pour m'accompagner un ami qualifié sous tous les rapports.

Un matin du mois d'août je recevais une note bien courte pour une affaire aussi importante :

LUNDI.

Je pars ce soir pour le Nomingue. Viens-tu ?

LOUIS BEAUBIEN.

Je voulus d'abord résister à la tentation. Et toute la journée cette pensée du Nomingue me revint. L'imagination s'en mêla. Et quand je vis que l'idée prenait de l'empire j'y fis consentir la raison : je n'avais pas pris de vacances l'année précédente ; l'air des montagnes me serait favorable ; ... j'allai jusqu'à croire que mon voyage serait utile à la colonisation !!! Où les prétentions vont-elle se nicher ?

Mais la raison déterminante, c'était l'occasion de faire le voyage avec un ami qui était avec moi en communauté d'idées. Ce fut le trait, comme disent les épiciers.

Je n'avais que quelques heures pour me préparer. C'est peu, car, on a beau dire, il faut, pour un voyage de quinze jours, se précautionner de petits riens qui contribuent à rendre l'expédition agréable. Et c'est singulier comme ces petits brimborions, en apparence insignifiants au départ, prennent de l'importance en s'éloignant. On me l'avait prédit. Et je conseille à ceux qui s'enrégimentent dans une escouade de touristes, de consulter leur femme, s'ils en ont une, dans la préparation de leur équipement. Quand on part, on ressemble à un soldat qui lève le camp et qui se débarrasse de tout fardeau pesant.

C'est un autre refrain quand on dresse la tente. Quand on fait son sac on dit : Ah ! bah ! ceci est inutile, je m'en passerai bien. Mais quand on se campe : Ah ! si j'avais ceci. Ah ! si j'avais cela !

Heureusement que mon camarade avait de tout. Quel arsenal ! Fusils, munitions, appareils de pêche, toile de tente, couvertures, batterie de cuisine, garniture de table, articles de toilette, thé, café, biscuits, pommes sèches, jambon, saucissons et saucisettes, patati, patata.

Je me moquais de ce lourd bagage d'anglais touriste, et je me vantais d'être réduit..... à ma plus simple expression.

C'était en gare que je faisais cette réflexion. Aussi ce jour-là, j'avais une dent contre les fils de la fière Albion. Je venais de constater que ces braves anglais de la Compagnie du Pacifique n'avaient pas même eu la délicatesse de mettre une seule affiche en français, dans leur gare des casernes, où les trois quarts et demi des voyageurs qui s'y embarquent sont canadiens-français. On est bien obligé d'entrer quant même dans leur train.

J'étais irrité de cette insulte à notre nationalité quand, jetant un coup d'œil sur les rues Notre-Dame et St-Paul, j'aperçus les enseignes de plusieurs boutiques tenues par des canadiens-français, écrites en jargon anglais. Alors je me suis dit : " On a ce qu'on mérite, parbleu ! Les anglais, après tout calculent sur notre indifférence ; ils exploitent notre apathie... j'allais dire notre bêtise." Mais à présent que j'ai réfléchi à la chose, je constate qu'il y a pire que cela :... c'est par calcul et pour plaire aux anglais qu'on consent ainsi à se donner un humiliant soufflet, et à faire voir aux étrangers qu'on n'a point ici d'importance. On donne par là à notre ville si française un cachet qui en déguise la physiologie.

Réflexions d'entrepôt faites, en voitures. Tut, tut. Et d'une et de deux, nous voilà partis. Et par un beau temps, je vous l'assure.

Il était cinq heures et demie du soir. Cinq heures et demie, en été, à la ville, c'est l'heure où les bureaux se vident, où chacun court prendre les bateaux, les trains, les omnibus pour se diriger qui à Longueuil, qui à Laprairie, qui au Sault-aux-Récollets, qui à Ste-Rose, qui à Ste-Anne de Bellevue et à vingt autres délicieux endroits autour de Montréal. Cinq heures et demie c'est l'heure où le soleil prête ses derniers feux à la terre qui laisse échapper de ses traits timidement empourprés un expressif " au revoir."

Cinq heures et demie, c'est l'heure où la brise fraîche sèche les sueurs de l'ouvrier qui se prépare à quitter le travail des usines ; c'est l'heure où l'eau se ride sous la roue des bateaux à vapeur et où les gouttelettes qui tombent de la rame du batelier murmurent à ceux qu'il mène que le temps s'échappe dans le gouffre de l'éternité.

Le coursier qui nous entraîne à la crinière en fumée et la gueule en feu. Il roule ses pattes cerclées sur la route ferrée. Nous sommes en croupe. Nous longeons le fleuve jusqu'à Hochelaga où les murs de granit des carrières de St-François de Sales, jetés sur le flanc des grands quais, contournent le site de la bourgade où Jacques-Cartier reçut la bienvenue de l'agouhanna huron. Nous quittons la ville, la face au soleil couchant. Nous traversons la gare d'Hochelaga, nous longeons les usines à gaz, nous traversons les carrières de St-Louis, et nous voilà hors de la cage.

## II

Le matin du 7 août nous nous réveillons à St-Jérôme.

St-Jérôme, c'est l'entrepôt du Nord, la base d'un triangle de routes se répandant dans les cantons de la vallée d'Ottawa, dans ce grenier où la Providence tient en réserve, pour l'industriel intelligent, des richesses incalculables. Oui, dans le flanc de ces collines, sur la crête de ces mon-

tagnes, dans les creux de ces vallons, au fond de ces forêts épaisses, dans les eaux profondes de ces lacs il y a d'immenses richesses.

St-Jérôme, chef lieu du canton de Terrebonne, située à 33 milles de Montréal, est une petite ville coquette. Il y a quelque soixante ans, elle s'est assise souriant à l'avenir, sur les bords de la rivière du Nord qui prend sa source dans les lacs de Doncaster et de Beresford, et qui se jette dans l'Ottawa.

A cette époque où Mr. de Montigny, le premier colon du Nord, établissait un comptoir pour la traite des pelleteries avec les Iroquois du Lac des Deux-Montagnes qui venaient y faire la chasse, il n'y avait sur les bords de cette rivière que des forêts épaisses. L'indien y poursuivait l'original, le caribou et l'ours ; il y traquait le castor, la marte et le vison ; et les colons qui survinrent durent faire acte de grand courage pour y venir planter leur tente.

St-Jérôme, incorporé en village en 1856, faisait autrefois partie de la paroisse de Ste-Anne, située dans la seigneurie de Terrebonne. Cette seigneurie de Terrebonne, devenue plus tard la propriété de l'hon. Masson, père de notre Lieutenant-Gouverneur actuel, était ci-devant dans le comté d'Effingham entre la seigneurie de Blainville et de La-Chenaie, la rivière Jésus et les cantons d'Abercrombie et Kilkenny.

La première concession de la seigneurie a été faite à M. Dautier Deslandes, de deux lieues de terre de front sur la rivière *Jésus* autrement appelée la rivière des *Prairies* ; à prendre depuis les bornes de la Chenaie, en montant, vis-à-vis l'Isle Jésus, sur deux lieues de profondeur. (Registre des Foi et Hommage, No. 31, fol. 143, le 13 février 1781).

Le 10 avril 1731 y fut ajoutée une lande d'égale dimension appelée Desplaines ; et le 12 avril 1753, une autre terre d'égale étendue fut ajoutée à Desplaines : formant en tout la seigneurie de Terrebonne un territoire de deux lieues de front sur six lieues de profondeur.

En 1834, par décret du 15 novembre, St-Jérôme fut érigée en paroisse canonique et se composait de l'augmentation de la seigneurie des Mille Isles et d'une partie de l'augmentation de la seigneurie du Lac des Deux Montagnes, comprenant une étendue de territoire d'environ six milles de front sur environ dix-huit milles de profondeur.

La plupart de ses ressources sont aujourd'hui exploitées ; le chemin de fer la met en communication avec Montréal, Québec et Ottawa par le Pacifique et le chemin du Nord.

En jetant un coup d'œil sur le site exceptionnellement beau de cette ville naissante, et en voyant le nombre de ses pouvoirs d'eau que nous montre la carte préparée par Mr. Malsburg, et les artères qui y font couler les produits des cantons du Nord, on ne peut douter qu'elle soit destinée à devenir une des princesses de la Puissance.

Ces espérances sont d'autant mieux fondées, qu'elle a développé graduellement ses forces physiques ; mais son développement a toujours été contrôlé par l'influence morale et intellectuelle.

Aujourd'hui, c'est une grande fille aux formes vigoureuses, qui s'avance solidement sur le chemin de la prospérité ; mais le regard au ciel.

A l'heure qu'il est on y voit sur ses cours d'eau la manufacture de papier Rolland, la plus grande de l'Amérique, des moulins à farine perfectionnés, des scieries de différents genres, des machineries à préparer le bois, des fabriques d'étoffes, des cardes, des fonderies, des usines à pulpes, des manufactures de boutons, de cribles, de sceaux et différents autres établissements d'industrie qui activent la vie et y attirent les habitants des localités environnantes. Aussi son marché est-il abondamment approvisionné de produits variés qu'offrent en vente les cultivateurs, en venant porter aux usines les matières premières propres à les alimenter, ou en venant faire des emplettes chez les marchands de la ville.

Mais du milieu de cette place d'affaires s'élève l'église devant laquelle le commerçant et l'industriel, le cultivateur comme le journalier se découvrent respectueusement et où tous les dimanches ils se rendent pour prier, rendre un hommage public à Dieu, chanter ensemble le Credo et recevoir les conseils de leur curé.

Jusqu'à aujourd'hui l'église a été le plus vaste des monuments de cette ville, mais le commerce commence à y élever de vastes temples et l'industrie y a de grands théâtres pour ses opérations. L'esprit chrétien ne permettra pas de laisser au second rang la maison de Dieu et déjà les plans sont faits pour une vaste basilique. Comme l'exécution en sera coûteuse, Mr. le curé, en homme pratique, attend que la ville ait pris plus de développement et qu'un plus grand nombre de contribuables y apportent leurs pierres. En faisant un emprunt à faible intérêt avec un fond d'amortissement on parviendrait au même but. C'est probablement ce à quoi on se décidera quand l'église actuelle sera insuffisante aux besoins et aux aspirations de la population. Et ce n'est certainement pas le curé Labelle qui y mettra des obstacles. Pour parler en langage de chemin de fer, celui-là a besoin de serre-frein ; mais de la vapeur il en a suffisamment.

A côté de l'église s'élève un spacieux couvent que fréquentent au-delà de trois cents jeunes filles dirigées par les Sœurs de Ste-Anne, dont la maison mère est à Lachine. Les filles de cette communauté, fondée par Messire Archambault en 1848, se dévouent principalement à l'instruction des jeunes filles, et s'occupent en même temps de former des institutrices pour tenir les écoles élémentaires dans nos paroisses.

Le couvent de St-Jérôme a été construit d'après les plans de M. God-

froi Laviolette, l'héroïque préfet du pénitencier provincial, et sous les auspices du Révérend monsieur Graton.

Trois cents jeunes filles, presque toutes destinées à faire des mères de famille, reçoivent dans les murs de cette institution une éducation solide pour l'esprit et surtout pour le cœur !

Ah ! qu'il est consolant, pour ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays, de penser que les futures femmes, celles qui seront les mères des générations à venir de nos campagnes, sont formées sous l'égide des religieuses. On peut le dire, à une telle école ces filles seront autant de saintes pour l'église, autant de femmes dévouées à la patrie. Sans doute elles seront moins effarées que celles qui apprennent la danse, le patinage et la mode ; mais elles sauront prier, aimer et tenir un ménage, écrire leur langue et bien élever leurs enfants. De ces sciences les maris se trouvent bien. Il peut être très joli de voir une femme habillée comme une poupée, de l'entendre faire vibrer les cordes d'une harpe ou d'une guitare ; mais cela n'est pas toujours commode pour la classe des hommes qui sont obligés de trouver le pain de chaque jour et qui prennent une femme pour leur aider à gagner la vie de la famille. Cela peut convenir à certaines classes rares de la société, mais certainement pas à la classe industrielle, commerciale ou agricole, qui a besoin d'économie pour ramasser une modeste aisance sou par sou. Ce n'est pas bien profitable certes, pour un ouvrier qui arrive en sueur le midi avec la fringale, et qu'au lieu d'une bonne soupe on lui serve un polka ou une mazurka. C'est de nature à faire déprécier l'art. On a beau dire, rien ne remplace, dans les classes travaillantes, l'harmonie qui s'élève d'un ménage où il y a de l'ordre. Or il n'y a de l'ordre que quand chaque chose et chaque personne sont à leur place. Vivent les couvents qui forment nos filles pour leur rôle. Aussi en voyant sortir du couvent de St-Jérôme ces joyeuses enfants, modestes et naïves dans leurs costumes, simples comme leurs manières, j'ai rendu grâce à Dieu d'avoir donné à cette paroisse ces sœurs dévouées dont le pays s'enorgueillit. Voilà trois cents jeunes filles qui transmettront à au moins trois cents de leurs enfants leur foi robuste, leur patriotisme éclairé. Ce n'est pas étonnant que le diable fasse tant d'efforts pour arracher des mains de la religion l'éducation des enfants.

Tous les ans des jeunes filles de ce couvent disent adieu au monde pour se consacrer à Dieu, pour se dévouer à l'éducation de leurs semblables. Ne serait-ce que ce seul résultat obtenu, les sacrifices qu'a faits la paroisse pour avoir cette institution seraient amplement payés.

La paroisse St-Jérôme a compris l'importance de l'éducation religieuse non seulement pour les filles, mais encore pour les garçons. Et, au prix de grands sacrifices, ses habitants, invités par leur curé, le révérend M. Labelle, ont élevé un beau collège dont la direction a été

confiée aux Frères de Ste-Croix, venus de St-Laurent. Ils ne sont pas inconnus du public, ces religieux de Ste-Croix, qui dirigent avec tant d'habileté et le collège commercial de St-Laurent et l'Institut de Notre-Dame de la Côte des Neiges, où de jeunes enfants de 6 à 12 ans sont élevés avec les soins les plus tendres et les précautions les plus vigilantes.

Ces instituteurs, qui arrivèrent en Canada en mai 1847, enseignent toutes les sciences usuelles, et apprennent à leurs élèves l'agriculture pratique et les métiers dont ils s'occupent eux-mêmes, comme moyen d'existence. " Leur mode d'enseignement, disait M. le Dr Meilleur, en 1860, est très apprécié, aussi, ont-ils déjà plusieurs établissements en Canada, et la demande que l'on fait de leurs services, les met à même de les multiplier davantage, à mesure qu'ils se multiplient eux-mêmes. "

Les visiteurs ont eu plus d'une fois occasion d'admirer à nos expositions provinciales les produits magnifiques que les frères de St-Laurent y ont apportés et qui les font quoter comme des personnes expérimentées. Pourquoi le gouvernement, qui dépense tant pour des écoles d'agriculture, n'utiliserait-il pas les connaissances et les aptitudes de cette communauté ou d'autres du même genre? On a dépensé des sommes considérables pour établir une ferme modèle à Whitefield. Certes, le gouvernement a fait là acte de patriotisme. Malheureusement les sacrifices qui y ont été faits n'ont pas été récompensés. Pourquoi? Parce que les dépenses étaient trop fortes. Et elle sont inévitables dans de telles créations par des laïques. Il me semble qu'on pourrait avoir les meilleurs résultats en confiant à quelques communautés le soin de créer de telles écoles, elles qui font surgir des institutions avec les seules ressources de leur enseignement. C'est ainsi qu'en Europe on a créé des colonies prospères et qui rendent les plus grands services à l'agriculture. Nous qui avons de si bonnes terres à distribuer dans les cantons, nous pourrions faire des arrangements avec des religieux pour faire des fermes modèles où les élèves apprendraient l'art agricole d'une manière raisonnée et pratique.

(A continuer.)

# FILLE A MARIER <sup>(1)</sup>

PAR SALVATORE FARINA

---

## XXIV

“ Une idée ! ” s'était écrié Gioachino.

Mais on était venu annoncer les deux visites ; puis était apparu M. Savino Martelli, ce petit monsieur si peu clairvoyant malgré ses gros yeux, qui mettait son argent dans les poches du prochain sans même se faire donner un reçu ; puis M. Savino s'était esquivé ; mais *l'idée*, non.

“ Une idée ! ” répéta Gioachino en marchant à la rencontre du docteur Rocco, escorté de Tranquillina et de Romolo.

Le bon docteur était un peu soucieux, comme l'homme qui craint d'avoir fait une sottise.

“ Une idée ! ” Federico est ruiné, mais qu'importe ! s'il est amoureux d'Amalia et Amalia de lui, comme tout porte à le supposer, marions-les quand même !

— Grand merci ! grommela l'irascible docteur, avec ça que que je donnerais ma fille à un décavé ! Où avez-vous la tête ? ”

Il n'en dit pas davantage, ne se sentant pas en veine.

Gioachino resta un moment perplexe ; puis il haussa les épaules avec aplomb et dit :

“ Où j'ai la tête ? Pas à l'envers, que je sache. Il n'y a pas à hésiter : si vous aimez votre fille, vous ne la rendrez pas malheureuse pour le reste de ses jours.

— Oh ! qui l'a choisi, votre ingénieur ? Moi, peut-être ? N'est-ce pas elle qui m'a fait écrire avant-hier à cet architecte qu'elle l'acceptait ? Elle l'a voulu, qu'elle le garde... elle sera heureuse avec lui tout comme avec l'autre... D'ailleurs, je ne suis pas riche, moi ; Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a donné la goutte, le catarrhe, le gonflement de la rate et quelques rhumatismes ; mais le million, le demi-million, le quart de million qu'il faudrait maintenant pour que ma fille pût se passer la

---

(1) De la *Revue Britannique*.

fantaisie d'épouser un mendiant, ceci il ne me l'a pas donné. Dans son infinie sagesse, Dieu a eu probablement ses raisons ; et moi, qui ne les comprends pas, je suis un âne. Peut-être a-t-il voulu faire des économies avec moi, pour rattraper ce qu'il a dû donner en trop à un autre.

—Écoutez, docteur, dit Gioachino ; mon ami Romolo et moi, nous n'avons pas encore d'enfants et nous n'en aurons probablement jamais ; nous ne sommes pas riches, c'est vrai ; mais un jour presque tout notre avoir reviendra à Federico, et, pour commencer, nous lui achetons sa villa et la lui payons ce qu'elle vaut et non ce qu'on l'a estimée...

—Non ! interrompit Romolo, parce que Federico prendra l'argent, payera ses dettes et se tuera... c'est ma conviction.

—C'est juste, ajouta Gioachino, la chose est à craindre. Faisons mieux : mettons pour condition qu'avec le reliquat, toutes dettes payées, il constitue le dot d'Amalia et l'épouse.

—Excellente idée !" s'écria Romolo.

Tranquillina ne disait rien, mais ne paraissait nullement découragée, tandis que le docteur Rocco, comme un homme torturé par les remords, n'osait lever les yeux et révéler l'affreuse vérité.

" Donc ? insistaient les deux amis, donc ?

—Donc, répondit le docteur, il est trop tard, il n'y a plus de remède.

—Comment ! comment ! Dites.

—Comment !... Voilà : j'ai vu arriver l'ingénieur et je me suis dit qu'il arrivait à temps... le premier m'avait échappé, je ne voulais pas que l'autre en fit autant ; je l'ai arrêté dans l'escalier ; je l'ai amené ici et lui ai notifié le consentement d'Amalia...

—Ah ! qu'avez-vous fait ?

—J'ai fait pis encore ! Cet ingénieur maudit court comme un gamin ; il n'est pas content, il veut savoir si Amalia l'aime véritablement... je lui ai dit : Probablement elle vous adore ; mais je n'en suis pas sûr...

—Et lui ?

—Il a couru s'en assurer... Silence, voici ma fille."

Amalia portait encore sur ses joues les traces des larmes qu'elle avait versées elle était émue et ne cherchait pas à le cacher.

" Ma mère !" murmura-t-elle en passant.

Elle sortit et fit quelques pas sur la neige.

Tranquillina la suivit et la ramena sur le seuil de la porte.

" Ma fille !" lui dit-elle.

Ces deux mots prononcés à voix basse suffirent pour rasséréner ce cœur de jeune fille.

" L'ingénieur t'a parlé ?

—Oui, c'est chose convenue, je serai sa femme."

Et elle regardait le beau soleil, qui était sorti des nuages pour contempler sa douleur

“ Tu es affligée ? demanda Tranquillina après un court silence et toujours à voix basse.

— Je suis résignée, mais je voudrais...

— Quoi ?

— Je voudrais qu'il sût...

— Eh bien ?

— Qu'il sût... pour qu'il continuât à m'estimer.”

Il y eut un silence.

“ Tout, non, maman, s'écria Amalia. Oh ! ne lui dis pas que je l'aime !...”

Et elle offrit son front triste aux baisers de sa meilleure amie.

## XXV

Pour la première fois depuis qu'il remplissait consciencieusement le rôle de souffre-douleur du docteur Rocco (celui-ci disait *de bras droit*), Gioachino trouvait la force de relever la tête, de penser et de dire sans réticences au père d'Amalia qu'il avait fait une sottise.

Romolo était du même avis, et cet accord, au lieu de mettre le docteur en colère, le terrassait. Il comprenait sa maladresse.

“ Tant pis ! disait-il ; c'est fait, il n'y a pas de remède. Amalia a dit oui à l'ingénieur et vous pouvez être certain qu'elle ne lui dira plus non... Je la connais ; c'est ma fille.

— Mais si l'ingénieur disait non ? fit observer Romolo.

— Il serait un gros imbécile, répondit Gioachino ; mais je l'embrasserais sur les deux joues.”

Ils n'osaient se bercer d'un pareil espoir. Il n'était pas facile d'amener Enea à renoncer à la femme conquise avec tant de peine ; le matin même, il avait découvert que la main d'Amalia, cette main qui était la sienne et qu'il avait tout le droit d'examiner de près, était une main très petite, effilée, maigre, avec des ongles couleur de rose. Et d'un moment à l'autre il y avait à craindre de le voir comparaitre devant les trois vieillards, pour leur annoncer triomphalement quelque nouvelle et précieuse découverte faite sur la personne de la mère de ses enfants.

Durant toute la journée, d'ailleurs, Federico n'avait pas quitté les talons de l'ingénieur, sous le prétexte excellent de lui montrer les richesses de son musée ; mais quel prétexte avait-il à table pour lui assigner la place la plus éloignée de la jeune fille et pour le faire asseoir à côté de lui ?

Il commettait cependant cette inutile cruauté.

Et quelle était l'attitude de Federico ? Tranquille, souriant, un vrai

phénomène. De temps en temps seulement, il était distrait, et ses vieux amis, qui l'observaient, croyaient deviner qu'il s'était mis en tête d'éviter les regards d'Amalia et de fournir des thèses aux amplifications de l'ingénieur.

Tant que dura le dîner, l'ingénieur et Federico firent les frais de la conversation ; les autres convives se permettaient tout au plus de rares monosyllabes ; il en résulta, comme vous pouvez le croire, un dîner peu gai.

Au dessert, le docteur Rocco déclara qu'il ne se sentait pas très bien et demanda la permission de se retirer dans sa chambre ; sa femme et sa fille l'y suivirent.

Le moment était venu pour Romolo et Gioachino de séparer les deux prétendants, d'en prendre chacun un et de faire entendre à Enea qu'il devait se décider *au grand refus*, à Federico qu'il devait espérer plus que jamais.

Un échange de regards suffit aux deux conspirateurs pour se mettre d'accord ; mais, au même instant, l'ingénieur fit le geste de se lever, et Federico fut debout avant lui ; ils sortirent ensemble bras dessus, bras dessous.

Romolo et Gioachino venaient derrière.

“ Nous avons trois quarts d'heure de jour, dit Federico ; je vais te faire voir les fouilles.

— Voyons les fouilles, répondit l'ingénieur avec cette condescendance propre aux ingénieurs heureux ; voyons les fouilles.”

Au fond de cette condescendance, il y avait, d'ailleurs, un peu d'égoïsme. Il est bon de savoir qu'Enea avait arrêté une chambre à l'unique auberge de Pusiano ; mais il n'avait aucune envie d'aller y coucher, et Federico ne l'avait pas encore invité à prendre gîte à la villa.

Ils visitèrent la première fosse ; l'ingénieur, pour se faire bien venir, descendit courageusement jusqu'au fond, ramassa des cailloux et les jeta dehors, puis remonta avec quelque chose à la main, qu'il examina à la pâle lumière du crépuscule.

“ Tourbe, dit-il avec un peu de dignité ; tourbe noire compacte, piciforme.”

Ils visitèrent la seconde et la troisième fosse, et, dans chacune, l'ingénieur Enea prononça ces paroles solennelles et mystérieuses :

“ Tourbe noire, compacte, piciforme.

— Pardon, dit Gioachino, tant que tu parles de tourbe noire, un honnête homme peut te comprendre ; mais ce piciforme est insupportable...”

L'ingénieur ne répondit point et fourra dans sa poche la tourbe recueillie.

“ Qu'en veux-tu faire.

—L'analyse chimique ! Tu as les acides qu'il me faut...”

Il se tut pour donner le temps à Federico de concevoir une idée élémentaire, et, comme Federico ne conçut rien, il s'enhardit et demanda :

“ Si tu as un lit à m'offrir pour cette nuit, je resterai ici au lieu de retourner à Pusiano, et demain, je ferai mon analyse... Il me faut aussi visiter ta propriété au sujet de l'affaire... dont je t'ai parlé... Cela te déplaît ? ”

Federico, ne pouvant cacher les lits qu'Enea avait vus, répondit que cela ne lui déplaisait pas, au contraire.

Ils rentrèrent à la maison. En mettant le pied sur le seuil, ils apprirent que le docteur Rocco avait eu un accès de goutte et qu'il priaît Gioachino et Romolo de monter chez lui.

“ Quelle est cette nouvelle comédie ? dit Gioachino à son ami ; ce pauvre homme ne sait plus qu'inventer ! A quoi croit-il que sa goutte puisse lui servir à présent ? ”

Quand ils furent dans la chambre du docteur Rocco, Tranquillina s'éloigna, et aussitôt Gioachino, qui était en veine de rébellion, commença à rire ; mais un regard terrible du docteur le réduisit au silence.

“ Parole d'honneur ! dit Gioachino en regardant le plafond pour se donner du courage, nous n'arrivons pas à... Je ne comprend pas à quoi cela peut... nous ne comprenons pas à quoi...”

Il passait du singulier au pluriel, toujours pour se donner du courage ; mais ne pouvant parvenir à conclure, il finit par se taire.

Romolo vint charitablement à son secours.

“ Gioachino veut dire qu'il ne comprend pas... Et moi, je ne comprends pas davantage à quoi peut servir votre goutte au point où en sont les choses !

—Vraiment ! mugit le docteur Rocco avec effort, comme s'il avait la langue embrouillée.

—Ni moi non plus... parole d'honneur ! ni moi non plus...

—Parbleu ! ce n'est pas la goutte. J'ai donné ce prétexte à ma femme et à ma fille pour ne pas les épouvanter... Vite, fermez la porte, donnez-moi la cuvette, et silence...”

Le docteur Rocco commandait d'un ton bref et impérieux auquel il n'était pas possible de résister.

Gioachino le souleva sur ses oreillers et lui tendit la cuvette.

“ Attendez ; que voulez-vous que j'en fasse ? Vous, monsieur Romolo, regardez dans la poche de mon pardessus ; vous trouverez un étui de lancettes et une bande... Avez-vous trouvé?... Bravo !... Donnez ici et éclairez-moi.”

Il ne dit pas autre chose ; il se souleva péniblement, le plus haut

possible, plaça le bras droit au-dessus de la cuvette et s'ouvrit tranquillement la veine.

Le sang jaillit noir et abondant ; le docteur, poussa un long soupir, ferma les yeux et se laissa retomber sur les oreillers.

“ Docteur Rocco ? s'écria Gioachino avec effroi.

— Silence ! répondit à demi-voix le patient ; je vais mieux.”

Personne ne répondit ; le sang continuait à couler ; enfin, le docteur remua les lèvres pour parler.

“ C'est assez ? ” s'empressa de demander Romolo.

Le malade fit signe que oui.

Gioachino appuya aussitôt le pouce sur la veine ; Romolo chercha un compresse ; n'en trouva pas, il déchira son mouchoir avec les dents et, à eux deux, ils firent au bras invalide du docteur un bandage qui aurait réduit à l'impuissance les muscles d'un athlète.

Cette besogne terminée, ils se regardèrent, stupéfaits de leur courage.

“ Ce n'était donc pas une farce ! dit à demi-voix Gioachino.

— Il me semble que non, dit Romolo.

— Il me semble, répéta le docteur Rocco ; mais, je vous en prie n'effrayez pas ma femme ni ma fille ; dites-leur que c'est un accès de goutte.

— Et qu'est-ce donc ? ”

Le docteur ouvrit les yeux, regarda ces deux visages terrifiés et dit :

“ Un accident ! ”

Mais il se repentit en voyant l'effet que ses paroles avaient produit sur les deux vieillards, et, pour les rassurer, il ajouta :

“ C'est un petit accident ; mais que vous importe ? Allez-vous-en ; laissez-moi en repos ; demain, je serai guéri.”

La nuit était venue. Comme il faisait froid dehors, Enea et Federico étaient entrés dans le salon du rez-de-chaussée et restaient en tête-à-tête, attendant que quelqu'un parût.

Romolo et Gioachino vinrent enfin apporter avec une fausse sérénité la nouvelle de l'accès de goutte du docteur ; puis il remontèrent ; puis vint Tranquillina, qui monta à son tour au premier étage ; Amalia seule demeura invisible.

Soudain Federico se rappela qu'il n'avait pas encore montré à son ami la pièce qu'il lui destinait. Il le conduisit dans une petite chambre au fond d'un long corridor ; une belle petite chambre, silencieuse, disait-il, loin de tout bruit.

Il était tard, ils durent se séparer pour se mettre au lit ; mais ils se rencontrèrent une autre fois dans le jardin, où ils étaient venus, parce qu'ils éprouvaient tous les deux le besoin de respirer un peu d'air frais.

A une fenêtre du premier étage, on voyait une lumière immobile.

XXVI

Federico était levé depuis une heure ; il avait fait une visite aux fleurs de sa serre, en pensant que sa serre n'était plus à lui ; et il se trouvait alors dans le salon du musée en contemplation devant les pierres blondes, le seul héritage de ses ancêtres, qui, selon toute vraisemblance, ne devait pas servir de pâture à ses créanciers.

Tout à coup entra l'ingénieur Enea, avec l'impétuosité d'un cyclone ; mais ce n'était pas un cyclone, c'était un orage d'été chargé d'une pluie de paroles consolantes.

— " Quel bonheur ! cria-t-il en déposant sur le plancher un petit fourneau de tourbe pour embrasser son ami ; quel bonheur !

— " Quel bonheur ! répondit Federico, dont l'accent démentait les paroles.

— " Ah ça ! riposta Enea surpris de cette froideur, libre à toi d'être demain de mauvaise humeur ; mais aujourd'hui tu dois être gai et rire à gorge déployée. Je t'en prie... voyons, ris donc un peu ! "

Federico demeura impassible.

— " Mon cher Federico, dit l'ingénieur, devenu grave, tu n'es plus... comme autrefois. "

Federico se mit à regarder son ami, la bouche béante.

— " J'ai fait avec soin l'analyse de ta tourbe, et je puis t'affirmer qu'elle est composée d'excellents éléments : matière ligneuse, cinquante ; résine, six, terre, deux... "

— " Je ne l'aurais jamais soupçonné, répondit Federico en l'interrompant ; et cela signifie ? "

— " Cela signifie que c'est de la tourbe de la meilleure qualité, noire, compacte, piciforme, de celle qui brûle comme de la houille... Je l'ai laissée s'éteindre ici ; tout à l'heure, elle brûlait comme un cigare ; tu n'as qu'à... "

— " Et puis ? "

— " Et puis, j'ai examiné ton domaine ; de la rive du lac jusqu'à cent mètres et plus, sous une légère couche de terreau, il existe un gisement continu de tourbe noire, compacte, piciforme, de première qualité ; il n'y a pas l'ombre d'un doute... "

— " De sorte que... "

— " De sorte que tu n'es plus un malheureux... (à présent on peut dire le mot) ; non, tu n'es plus un malheureux, parce que ta propriété double de valeur, au moins. Allons, fais moi le plaisir de rire " "

Mais Federico continua à rester sérieux.

— " Ris, insista Enea ; qu'attends-tu pour rire ? N'es-tu pas content ? "

— " Je suis très content ; figure-toi... je ris. Est-ce bien vrai tout ce que tu me dis ? Tu ne te moques pas de moi pour te venger ? "

—Pour me venger de quoi? demanda Enea avec une stupeur naïve.

—Et tu ne te trompes pas?

—Je ne me trompe pas... Que penses-tu?

—Je pense, répondit Federico tristement, que tu me donnes une belle nouvelle et qu'il y a vraiment de quoi être joyeux.

—Et alors, remercie-moi donc.

—Merci...

—Bien... mais moi, je ne suis pas content; je veux ma part de ta tourbe; tu le sais, ce que je veux; je te l'ai demandé une autre fois et voulais te le payer; à présent, tu dois me le donner pour rien; après tout, c'est à moi..."

Federico le regardait fixement; il pensait à autre chose.

"Mais oui, tu dois me les rendre; tu me feras plaisir, à moi et à Amalia.

—Amalia... quoi?

—Les bons pour les baisers... A présent, tu ne dois pas avoir de scrupules à me les céder.

—C'est vrai... à présent, je ne dois pas avoir de scrupules... ils sont à toi... Et c'est elle qui ta conseillé de les réclamer?"

L'ingénieur ne voulait pas mentir; il se tira d'affaire en disant une vérité qui ressemblait fort à un mensonge:

"Oh! non... ne crois pas cela.

—Très bien, répondit Federico, ils sont à toi; mais laisse-moi le temps de m'assurer..."

—Que ta propriété vaut plus de... En veux-tu une preuve tout de suite? Je l'achète, moi, à l'instant même et te la paye le double du prix d'estimation; mais je t'avertis que tu fais une mauvaise affaire."

Il ne pouvait y avoir de doute; l'ingénieur parlait sérieusement d'une chose qu'il était en droit de savoir parfaitement depuis le jour qu'il était sorti avec le numéro 1 de l'Ecole d'application.

"Très bien, répéta Federico; va dire à ta... fiancée qu'aussitôt levée elle vienne ici avec toi chercher les bons... et à présent, laisse-moi seul une paire d'heures, j'ai une affaire à régler.

—Je vais porter la bonne nouvelle aux amis; personne ne sait rien encore."

Federico le laissa aller jusque sur le seuil, puis le rappela et lui serra les mains. Il voulut parler et ne trouva pas une parole.

"A la bonne heure, dit Enea, te voilà un peu ému! Dans deux heures donc..."

—Dans deux heures... Ah! écoute... comment va le docteur Rocco?

—Il va mieux..."

—Adieu, Enea..."

—Au revoir, Federico.”

Une demi-heure après, quand Gioachino et Romolo furent informés du nouveau caprice du sort qui avait choisi précisément un des deux rivaux pour reconstituer le patrimoine de l'autre ; au lieu de se réjouir, ils se regardèrent avec une angoisse visible sans échanger un syllabe.

Il n'y eut jamais une stupéfaction plus légitime que celle de l'ingénieur.

“ Ma parole, on dirait que vous avez tous un grain de folie s'écria-t-il ; ce doit être l'air de Púsiano, ou bien je suis fou moi-même et ne comprends plus rien.

—Ah ! qu'as-tu fait ? répondit Gioachino.

—Qu'ai-je fait ?

—Où est Federico ?

—Il n'y a pas une demi-heure que je l'ai laissé au musée.

—Je parie qu'il n'y est plus... qu'il en est sorti.

—Il en est très capable, et cela ne m'étonnerait pas.

—Et devines-tu où il sera allé ?

—Non.

—Au lac.

—Ou bien, ajouta Romolo, à l'arbre le plus voisin.”

L'ingénieur voulut en vain demander des explications, les deux vieillards descendaient les escaliers au pas de course ; Enea les suivit. Sur le dernier palier, Enea se trouva face à face avec Amalia, à qui il expliqua tout. Il croyait la voir rire ; au contraire, la jeune fille se mit à trembler de tous ses membres et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber ; puis, elle aussi, elle se mit à courir, et l'ingénieur, ahuri, courut derrière elle.

Gioachino et Romolo revenaient déjà du musée, qu'ils avaient trouvé fermé ; tout autour, les arbres, dénudés, levaient au ciel leur bras innocents, et, sur la neige immaculée, on ne voyait aucune trace de la perfidie du destin... Ils ne savaient que penser.

“ Il sera monté dans sa chambre sans se faire voir,” dit Romolo.

A ces mots, ils restèrent un instant immobiles, tendant une oreille anxieuse, comme si véritablement allait retentir dans l'air la détonation d'un coup de pistolet.

Une minute après, les deux vieux amis s'élançèrent sur les escaliers. Gioachino avait vingt ans et les jambes de Romolo escaladaient les marches trois par trois.

Tout à coup, au milieu de l'obscurité si grande qui l'entourait, l'ingénieur Enea vit se dresser un soupçon, un soupçon terrible.

“ Venez ! ” dit-il à Amalia.

Ils traversèrent le court espace qui les séparait du musée. Enea courut à la porte, elle était fermée ; il approcha l'œil du trou de la

serrure et le trouva bouché ; alors, se couchant tout de son long sur le sol, il appuya la bouche à la fente du battant, et, d'un bond, se releva, pâle et blême. Il courut aux fenêtres, brisa avec son poing fermé tous les carreaux ; puis, sans faire attention à sa main ensanglantée, ni à Amalia, qui continuait à trembler de tous ses membres, il regarda autour de lui, vit une chaise de fer, la souleva et la lança à plusieurs reprises comme un bélier contre les volets intérieurs, qui étaient fermés et cédèrent sous l'effort.

Une seconde après, l'ingénieur avait pénétré dans la chambre ; presque aussitôt, l'autre fenêtre s'ouvrit bruyamment et livra passage à un petit fourneau de fonte qui tomba sur le sol en éparpillant ses charbons enflammés.

A cette vue, Amalia, qui déjà avait tout compris, sentit une force étrange, ne trembla plus, s'élança et voulut monter sur la chaise pour regarder dans la chambre ; mais elle fut contrainte de reculer pour ne pas être asphyxiée par les gaz délétères qui en sortaient.

Au même moment, Enea, à moitié suffoqué, lui cria :

“ Il vit encore... courage ! ”

Puis Amalia entendit pousser sur ses roulettes le fauteuil à bascule sur lequel elle s'était assise ; elle ouvrit la porte et aperçut le corps inerte et le visage livide de Federico.

“ Ici ! ici ! ” conseillait Amalia d'une voix tremblante, en aidant à pousser le fauteuil près des fenêtres.

Elle ne sut faire autre chose, et Enea ne faisait pas beaucoup plus ; ils se penchaient tous les deux sur ce corps rigide et le contemplaient avec angoisse.

Federico avait les yeux demi-clos, mais voyait-il ? L'ingénieur avait cru l'entendre respirer, mais il n'en était pas sûr.

Heureusement accoururent les deux vieillards, qui, s'ils ne surent rien conseiller de bon, pensèrent au moins au docteur Rocco. Gioachino monta aussitôt au premier étage, pendant que Romolo, s'étant approché de Federico, lui delaçait la cravate et le col ou lui relevait une touffe de cheveux qui retombait sur ses yeux, ou lui soulevait un bras, ou rendait à son pauvre ami d'autres services inutiles, en respirant bruyamment comme pour lui communiquer sa propre respiration.

“ Il tient quelque chose à la main, ” balbutia Enea.

On fit violence à ce poing contracté par l'asphyxie, et on lui retira deux petits morceaux de papier... c'était les deux bons !

Alors Amalia ne résista plus au tumulte de son cœur, elle pleura.

“ Ne pleurez pas, dit Enea ; par charité, ne pleurez pas ! ”

Mais lui aussi avait des larmes dans la voix.

Sur ces entrefaites, une fenêtre au premier étage s'ouvrit et l'organe formidable du docteur Trombetta retentit :

“ Tenez-lui la tête haute ; prenez de la neige, et frottez-lui le visage et la poitrine...”

L'ordre fut aussitôt exécuté.

Tranquillina parut à la fenêtre, et répéta les conseils de son mari.

“ Comment va-t-il ? cria le docteur.

— Il a ouvert les yeux ! répondit Romolo.

— Il a ouvert les yeux ! ” répéta Tranquillina à son invisible mari.

Et elle disparut.

Mais bientôt, s'appuyant au bras de Gioachino et respirant avec peine, intervenait, sans ombre de solennité doctorale, le docteur Rocco en personne.

“ Vous êtes levé ? dit Romolo.

— Il me semble, ” repondit l'incorrigible bourru.

Mais il adoucit aussitôt la voix ; et, avec une bonté que ses infirmités ne lui concédaient pas fréquemment, il ajouta :

“ Il ne s'agit pas de moi à présent, ma goutte n'est pas pressée.

Et, quittant le bras de Gioachino, il prit le pouls de Federico, lui ouvrit les yeux et lui pinça le nez avec les doigts.

Un moment après, Federico ouvrait la bouche.

“ Il respire, dit le docteur, il est sauvé ! Continuez à lui frotter la poitrine avec de la neige, n'ayez pas peur qu'il se refroidisse ; s'il attrape le rhume, il n'aura absolument que ce qu'il a mérité.”

Romolo et Enea rassurés recommencèrent l'opération avec vigueur, aidés, cette fois, de Gioachino, jusqu'à ce que le docteur, s'appuyant aux bras de sa femme et de sa fille, dit :

“ C'est assez. Assez ! répéta-t-il, voyant que Gioachino, qui n'avait pas entendu, prolongeait consciencieusement son exercice ; transportez-le dans sa chambre, mettez-le au lit, ouvrez les fenêtres et, aussitôt qu'il pourra boire quelque chose, donnez-lui de l'eau chaude... rien de plus pour le quart d'heure...”

Son devoir était accompli ; à présent ses infirmités pouvaient revenir à la rescousse, et naturellement elles abusèrent de la permission. Le docteur s'était trop fié à ses forces affaiblies par la saignée ; il se sentit près de s'évanouir, mais il prit courage, et, lançant un coup d'œil expressif à l'azur du ciel, il remonta à l'étage supérieur, soutenu par Gioachino et par Tranquillina, pendant que Romolo et Enea transportaient l'asphyxié dans sa chambre.

Amalia resta seule, immobile, le regard errant sur l'immense plaine de neige, qui scintillait aux rayons du soleil du matin ; d'un petit village, voisin des bords du lac, arrivaient les sons d'une cloche, qui annonçait un fête. Et quelle fête ?

Fixant un moment sa pensée pour répondre à la demande, elle vit, comme dans un songe, la façade d'une petite église parée de draperies

rouges et, dans les rues inondées de feuillage, un foule en habits de fête, joyeuse, indifférente ; elle vit, suspendue à chaque fenêtre, une tapisserie décolorée par l'usage, de belles étoffes multicolores ou un drap bien blanc ; elle entendit les appels des marchands de friandises, le caquetage des villageois, les cris des enfants mêlés aux détonations des pièces d'artifices, et elle se laissa bercer par ce songe, heureuse de se trouver loin des bruits de toute fête qui ne pouvait être celle de son cœur.

Puis, elle leva les yeux et regarda la fenêtre de la chambre de Federico, que Romolo ouvrait en ce moment.

“ I va mieux, dit le vieillard, croyant que la jeune fille l'interrogeait. — Il va mieux, ” répéta Amalia.

Et elle marcha à pas lents, sans savoir où elle allait ; tout à coup elle trébucha contre un objet et regarda à ses pieds ; c'était un des charbons qui avaient roulé à terre ; elle le prit et le trouva encore chaud, d'autres charbons étaient épars sur la neige et s'y étaient creusé une fosse ; un peu plus loin, Amalia ramassa le fourneau de fonte ; elle le plaça sur la fenêtre du musée ; puis elle se trouva devant la porte, pénétra dans la pièce, s'assit sur le petit banc qui était aux pieds du fauteuil à bascule, et, regardant autour d'elle, la jeune fille murmura :

“ Il a voulu mourir ! ”

Toutes les pierres blondes étaient là, rangées en ordre, et beaucoup d'entre elles avaient un écriteau qui indiquait le terrain d'où elles avaient été extraites, et la date de l'extraction.

A la fenêtre, dans le vide des carreaux brisés, se montrait le passage curieux ; le petit effronté, sautillant et s'arrêtant par instant, semblait lui demander la raison de ce désordre.

“ Federico a voulu mourir, ” lui répondit Amalia par la pensée.

Et, comme si l'interlocuteur ailé en avait appris assez, il s'envola et courut porter la nouvelle aux compagnons moins audacieux, qui l'attendaient sur la cime d'un sapin.

Amalia penchait la tête sur sa poitrine, et les paroles de Federico lui venaient à l'esprit : “ Ceux qui ont fait un beau rêve et se réveillent se tuent ; moi, je ne rêve jamais...”

Relevant la tête tristement, Amalia vit une lettre sur une petite table ; elle se leva et la prit ; la lettre était enfermée dans une enveloppe, sur laquelle on lisait ces mots : “ A l'ingénieur Enea.”

Soudain, comme si un soufflement puissant passait dans son cerveau, mille atomes de pensées se mirent à tourner vertigineusement ; elle ne comprit plus rien ; au milieu de ce petit chaos, il lui semblait voir la lettre dépliée devant les yeux et elle y lisait une confession qui était une angoisse et une extase.

“ Cette lettre devait être ouverte après sa mort, pensa Amalia ; il vit, donc il faut la détruire.”

Elle voulut joindre l'acte à la pensée, mais elle se retint.

“ A l'ingénieur Enea,” relut-elle sur l'adresse, et elle ajouta : “ C'est à lui.” Alors elle vint par la pensée devant cet homme, qui désormais avait sa promesse ; elle se vit confuse, pâle et tremblante comme une coupable, elle qui n'avait rien à se reprocher ; au même moment, elle entendit des pas dans l'escalier ; l'instinct prévint le conseil, elle jeta la lettre sur la table, elle sortit... et se trouva face à face avec l'ingénieur.

Son fiancé avait la main droite enveloppée d'un linge ; il lui sourit mélancoliquement, lui serra la main avec la gauche et dit :

“ Il va mieux ; il ne parle pas, parce qu'il est honteux ; allez le trouver, cela lui fera plaisir.”

Amalia ne bougeait pas.

“ Allez, insista Enea.

—J'y vais ; vous êtes blessé, je vois ?...

—Oh ! ce n'est rien.”

L'ingénieur pénétra dans le musée, la jeune fille ne bougea pas ; quelques minutes après, Enea reparaisait sur le seuil, il était très pâle et lisait la lettre de Federico ; mais, voyant encore Amalia, il s'empressa de cacher le papier.

“ J'ai de mauvais pressentiments, dit Amalia pour donner le temps à l'ingénieur de mieux la tromper ; mon père n'est pas bien, et M. Federico...”

L'ingénieur lui prit le bras, et dit avec un peu de tremblement dans la voix :

“ Vous verrez que vos pressentiments vous trompent et que nous serons tous heureux.”

Et il l'entraîna avec une douce violence par les escaliers jusqu'au seuil de la chambre de Federico.

“ Entrez, lui dit-il ; il faut le faire rougir de ce qu'il a fait ; c'est l'unique moyen de le rattacher à la vie.”

La jeune fille entra, et l'ingénieur descendit de nouveau les escaliers.

L'air pénétrait dans la chambre de Federico par deux fenêtres ouvertes, et, avec l'air, le soleil qui animait les petits chérubins et les papillons peints sur les murs.

Federico était étendu tout habillé sur le lit, la tête haute et appuyée sur trois oreillers superposés ; il avait le front couvert d'un mouchoir blanc et tenait les yeux fermés ; mais sa respiration, douce et égale, indiquait clairement qu'il ne dormait pas.

Romolo, qui était assis au chevet de son ami, entendant du bruit derrière lui, se tourna, vit Amalia, et vint au-devant d'elle sur la pointe des pieds.

“ Il va mieux ; il est sauvé. Votre père dit qu'il doit avoir un terrible mal de tête ; mais il ne se plaint de rien, il ne m'a pas dit un mot et n'ouvre les yeux qu'à la dérobée. Il est honteux ; quand je change son mouchoir baigné d'eau froide, il soupire pour me remercier, pas davantage ; il est bon comme un ange.”

Romolo se tut à l'improviste ; et montrant à la jeune fille le visage décoloré du malade :

“ Observez-le, balbutia-t-il à voix basse, il nous écoute...”

En effet, Federico avait penché un peu la tête pour tendre mieux l'oreille à ce qui se disait autour de lui.

Ils s'éloignèrent sans bruit et allèrent se mettre dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée.

“ Pendant que nous le transportions ici, ajouta Romolo, il a prononcé un mot : “ La lettre ”, il délirait peut-être ; de quelle lettre pouvait-il parler ? Savez-vous s'il a reçu des lettres ?

—Il en a écrit une à l'ingénieur,” répondit Amalia.

Et, se penchant sur la fenêtre, elle observait précisément en dehors de la porte du rez-de-chaussée un papier déplié qui semblait suspendu en l'air ; on n'y distinguait que peu de lignes ; mais l'ingénieur, qui se tenait caché dans l'encorbellement de la porte, employa un long moment à la lire ; à la fin il sortit, traversa la cour et leva les yeux ; voyant Amalia et le vieillard, il se troubla et cacha de nouveau le papier.

Amalia et Romolo se regardèrent en silence.

“ Vous déplaît-il de rester ici un instant, ou bien dois-je envoyer Gioachino ? Je vais interroger Enea, je veux savoir...”

—Allez, dit Amalia, je reste.

—On ne sait pas ... il vaut mieux ne pas le laisser seul ; il pourrait faire une autre sottise ; du reste, vous pouvez être sûre qu'il n'ouvrira pas les yeux... Je reviens dans un instant.”

Amalia resta comme hébétée à la fenêtre ; elle vit Romolo rejoindre l'ingénieur et s'éloigner bras dessus, bras dessous avec lui dans une allée ; puis elle se retourna, fit un pas vers le lit et s'arrêta troublée ; Federico la regardait fixement, les yeux tout grands ouverts.

“ Monsieur Federico ? balbutia Amalia.

—Signorina !

—Comment vous trouvez-vous ?

—Maintenant mieux ; j'ai un grand poids sur le front, un poids énorme, une montagne.

—Voulez-vous que je change la compresse ? ”

Federico ne répondit pas ; et la jeune fille, qui peu à peu reprenait son courage, accomplit sa besogne charitable avec une délicatesse incomparable. Quand le malade sentit le contact du mouchoir froid, il soupira profondément.

Amalia s'assit au chevet du lit ; elle ne savait que dire ; sous le regard mélancolique et doux de Federico, elle se sentait paralysée par l'embarras.

— Essayez de dormir, lui dit-elle, cela vous fera du bien ; voulez-vous que je ferme la fenêtre ?

— Non, non, la lumière me plaît ; il me plaît d'entendre parler doucement ; parlez-moi, dites-moi quelque chose... à voix basse ; j'écouterai..."

Amalia sourit de ce caprice de malade ; et elle était embarrassée de le satisfaire, quand Gioachino entra sur la pointe des pieds ; aussitôt, Federico ferma les yeux et reprit son immobilité première.

— Signorina, dit le vieillard, votre père a besoin de vous.

— Ah ! mon père ! comment va-t-il ?

— Mieux.

— J'y vais tout de suite."

Mais le malade avait rouvert les yeux ; et la jeune fille ajouta instinctivement.

— " Je reviendrai."

Et elle se leva sans faire de bruit, et sortit accompagné du regard par Federico.

Son père l'attendait ; il avait l'œil fixé sur la porte ; dès qu'il la vit, il lui sourit et lui fit signe de s'approcher. Comme si la chose eût été convenue d'avance, Tranquillina quitta le chevet du lit, vint au-devant de sa fille, l'embrassa sur le front sans mot dire, et sortit.

— " Petite, dit le docteur Rocco quand il eut pris dans sa main gauche les deux mains d'Amalia, petite, es-tu forte?... Ne crains rien et réponds : es-tu forte ?..."

Amalia, sans savoir de quoi il s'agissait, commença à trembler ; le docteur Rocco s'interrompit pour reprendre un moment après, avec un accent bourru qui ne cessait pas d'être une caresse :

— " Qu'y a-t-il à trembler ? Qu'ai-je fait pour t'effrayer ! J'ai une chose à te dire, mais si tu continues à trembler..."

— Dis-la.... je ne tremble plus..., tu vois.

— Je te la dis, parce que tu dois la savoir ; hier soir, ma fille... Ne t'épouvante pas cependant, parce que c'est une bagatelle... Hier soir j'ai eu une..."

— Qu'as-tu eu, papa..., quelle chose ?

— Une vision, murmura le docteur, qui n'eut pas le courage d'achever sa confidence et saisit promptement le premier mensonge qui s'offrit à lui pour se tirer d'embarras, j'ai fait un rêve, un mauvais rêve..."

— Ce n'est qu'un rêve ?

— Oui, mais tu sais bien?... les sept vaches grasses et les sept

vaches maigres..., dans les songes quelquefois on parle... Qui parle dans les songes? Le sais-tu?

—Moi, non, répondit Amalia en riant.

—Bravo, ris, tu me plais mieux ainsi; donc, j'ai rêvé que je devais mourir bientôt..., ris..., cela signifie probablement que je ne mourrai jamais..., ris donc!"

Amalia ne riait plus.

"Et à la veille de quitter le monde, de te quitter, ma petite, sais-tu ce qui m'affligeait?"

La jeune fille fixait désespérément sur les draps ses grands yeux pleins de larmes.

"Ce qui m'affligeait, c'était la pensée de n'avoir pas eu la confiance de ma fille, d'être venu au monde uniquement pour elle, et de ne l'avoir pas laissée heureuse.

—Mais je suis heureuse, papa.

—Ce n'est pas vrai... Bref, tu n'aimes pas l'ingénieur Enea.

—J'ai accepté d'être sa femme!

—Oui, mais tu ne l'aimes pas, et sais-tu comment cela s'appelle?"

Ici le docteur Rocco baissa la voix et ajouta doucement...

"*Une mauvaise action!*"

Mais voyant que ces paroles, prononcées de cette façon, ne produisaient aucun effet, il les répéta de son son de voix naturelle, et avec une petite variante: "*Une mauvaise action!*"

Amalia s'efforça de rire et dit:

"Cette idée-là aussi t'est venue en rêve?"

—Il m'en est venu une autre; faut-il te la dire?"

Amalia ne répondit pas.

"Oui, je vais te la dire; il m'est venu l'idée que, au contraire, tu aimes..."

Un baiser arrêta la fin de la phrase.

"Nie-le, petite entêtée; continue à mentir, puisque tu as commencé."

Amalia ne rit plus, mais elle pleura; le rusé docteur l'attira sur sa poitrine et la laissa pleurer à son aise. Enfin, il lui dit:

"Ecoute, tant que je vivrai, je ne te laisserai pas commettre une sottise aussi grosse. Envoyons promener l'ingénieur et épouse l'autre... Cela te va-t-il?"

—J'ai promis, balbutia Amalia.

—Dans ces sortes d'affaires, la promesse ne compte pas. Quand on loue un appartement, on se réserve le droit de résilier; dans les ventes, nous avons quelquefois la faculté de rachat, et, dans le mariage, redoutable lacune, il n'y a aucun remède, il ne finit qu'avec la mort. Il ne faut donc pas s'engager à la légère, sous peine d'avoir des regrets éternels. Bref, il est encore temps de battre en retraite devant cet ingénieur."

Amalia ne répondit rien, mais fit signe que non de la tête.

“Donc” insista Rocco.

—Donc, je lui ai dit oui, et je l'épouserai.

—Ce n'est pas toi qui le lui a dit, c'est moi répliqua Rocco.

—Je lui ai dit moi-même que je consentais.

—Eh bien ! Sais-tu ce qui arrivera ? J'en mourrai plus vite ; et à ma dernière heure...”

Amalia l'interrompit avec une caresse.

“Ecoute, poursuivit le docteur : si c'était l'ingénieur qui ne te voulait plus... si...”

—C'est inutile, papa, c'est inutile...

—Va..., tu es entêtée comme... Tais-toi ! va-t'en et laisse moi faire.

—Ne lui dis rien, papa, ne me fais pas mourir de honte !

—Peut-on entrer ? demanda du dehors la voix de l'ingénieur.

—Entrez !” cria le docteur Rocco.

Amalia était déjà sur le seuil ; elle échangea un regard triste et un léger sourire avec son fiancé, et lui dit rapidement :

“Ne croyez pas une seule syllabe de ce que vous dira mon père.

—Merci !” lui répondit l'ingénieur avec mélancolie, et il serra la main de la jeune fille, cette main si mignonne, que, le jour précédent, il considérait comme lui appartenant.

(A suivre.)

# REVUE SCIENTIFIQUE.

---

SOMMAIRE :—L'azote dans les plantes.—Mines de sel de Williczka.—Parc de Yellowstone.—Age des poissons.—Venise.—L'art de la natation.

*Le Lyon Scientifique* nous parle d'une découverte d'une importance scientifique considérable qui viendrait d'être faite par M. Berthelot au sujet de l'origine de l'azote absorbé par les plantes.

L'homme emprunte ses éléments constitutifs aux animaux et aux végétaux, les animaux (les carnivores exceptés) les prennent aux végétaux. Seul, le règne végétal élabore directement la matière première et transforme les gaz et le carbone en cellules animées ; c'est l'ouvrier de la première heure.

Depuis longtemps on sait bien par quel mécanisme élémentaire pénètrent dans l'organisme de la plante l'oxygène, l'hydrogène, le carbone ; mais la question est restée obscure en ce qui concerne l'azote, qui est précisément un des éléments les plus importants de la trame végétale et du tissu animal. D'où vient l'azote nécessaire à la végétation ? C'est le problème qui a exercé le plus la sagacité des chimistes et des agronomes.

L'air est un mélange d'oxygène et d'azote, avec une petite proportion d'acide carbonique. La plante prend bien à l'air l'oxygène et à l'acide carbonique qu'il renferme, le charbon ; pourquoi ne les puiserait-elle pas aussi directement de l'atmosphère ? L'hypothèse était toute naturelle ; malheureusement, elle est démentie par toutes les observations bien faites. L'azote des végétaux leur arrive par le sol. Mais encore quelle est la source de l'azote ?

Les décharges électriques, en temps orageux, forment certainement dans l'air de l'acide azotique, origine d'azotates qui, entraînés par les pluies, arrivent à la portée des racines. L'acide azotique produit sous nos climats s'est élevé en un an et par hectare à 385 grammes à Montsouris : mais qu'est-ce que cet apport de 400 gr., quand il en faudrait environ 50 à 60 kilos pour fournir l'azote enlevé par la récolte annuelle d'une prairie ou d'une forêt ? L'étincelle électrique fabrique aussi de l'azotate d'ammoniaque de l'acide nitreux. M. Berthelot, de son côté, a montré que l'électricité terrestre engendre également, par une action lente et en tous temps, des composés azotés complexes. Tout cela est très bien ; cependant, en faisant la somme, on reste très loin du compte.

Les choses en étaient là, quand M. Berthelot, en poursuivant ses

importantes expériences à la station de chimie végétale de Meudon, a découvert des faits nouveaux et inattendus. Un nombre considérable d'analyses à la chaux soudée lui ont prouvé que les terrains de sable, d'argile, de kaolin fixaient directement de l'azote. Et cet emmagasinement est très appréciable et tout à fait indépendant de la nitrification et de la condensation de l'ammoniaque. Cette aptitude singulière des terres est surtout manifeste pendant la saison d'activité de la végétation ; elle est anéantie par une température de 100° C. Elle s'exerce en temps ordinaire aussi bien en vase clos qu'au contact de l'atmosphère, au sommet d'une tour comme sous un abri, dans une chambre comme à l'air, dans l'obscurité (bien que moins accusée) comme à la lumière.

M. Berthelot est porté à croire que cet apport d'azote peut-être attribué à l'action de certains organismes vivants. Ici encore comme dans la nitrification, le microbe jouerait son rôle.

Quoi qu'il en soit, en opérant sur des pots avec une épaisseur de terre d'environ dix centimètres, M. Berthelot a trouvé un apport d'azote qui, selon la terre employée, correspond à 20, 25 et 32 kilogrammes par hectare. Le kaolin a donné 32 kilogrammes. C'est un minimum, car l'absorption de l'azote peut se faire tout aussi bien et proportionnellement sous une épaisseur quintuple. L'apport réel est donc selon toute probabilité, beaucoup plus considérable.

30 kilogrammes au moins, c'est déjà un chiffre respectable ! MM. Lawes et Gilbert évaluent les apports d'azote dus à l'azote tant nitrifié qu'ammoniacal des eaux de pluie, pour leur grande exploitation de Rothamsted, à 8 kilos. par hectare ; à Montsouris, on a trouvé 1 kilogr. 7 en 1883. Il n'y a plus de comparaison à établir. Evidemment, M. Berthelot a remis la main tout au moins sur un des mécanismes les plus efficaces de la régénération de l'azote dans le sol. Il est certain que toutes les fois qu'on épuise pas la terre par une culture intensive, la vie végétale se reproduit dans les prairies et dans les forêts, en vertu d'une rotation indéfinie entre les rapports et les dépenses. Or, une des causes très ignorées de ce cycle indéfini, M. Berthelot vient évidemment de la découvrir. Ses recherches expliquent en même temps comment des sables argileux, presque stériles au moment où ils sont amenés au contact de l'atmosphère, peuvent cependant servir de support et d'aliment à des végétations successives de plus en plus florissantes. Les plantes en effet utilisent à mesure l'azote fixé annuellement sur le sol et celui des débris des végétations antérieures accumulés et associés eux-mêmes aux sables argileux, de façon à constituer à la longue la terre végétale. C'est enfin l'explication de l'utilité de la jachère.

Ces travaux de l'illustre chimiste appellent toute l'attention et portent une vive lumière sur un des points les plus controversés de la chimie végétale.

L'entrée de la mine de sel de Wieliczka se trouve près de la petite ville du même nom, à deux lieues de Cracovie, dans la Pologne autrichienne. La profondeur de cette mine remarquable est de 720 pieds ; la galerie principale a environ deux milles de longueur sur sept arpents de largeur. Mais de cette voie centrale partent en rayonnant dans tous les sens, se croisant, se ramifiant, se bifurquant, un nombre infini de galeries secondaires plus ou moins spacieuses dont on ne connaît ni le nombre ni l'étendue, et dont l'enchevêtrement forme un labyrinthe inextricable. Ces immenses excavations, ou naturelles, ou dues à la main lente mais continue de l'homme, ont leur centre presque exactement situé sous la ville extérieure de Wieliczka.

Je dis extérieure, car dans ces profondeurs souterraines existe une seconde ville de Wieliczka.

En effet, lorsqu'on est descendu au fond de la mine, on n'est pas peu surpris de se trouver, à sept cents pieds sous terre, en plein pays civilisé, au milieu d'une espèce de république composée de quelques centaines de familles vivant soumises à des statuts, à des règles de police qui ont pour elles force de loi.

On y voit des rues, des places publiques, une grande route sur laquelle circulent sans cesse des chariots et des chevaux chargés de sel qu'ils transportent au pied de l'entrée de la mine d'où les machines les élèvent jusqu'à l'orifice supérieur. Ces chevaux, une fois descendus dans leur nouveau séjour souterrain, sont condamnés à ne plus revoir la lumière du soleil. D'ailleurs, la plupart des habitants de la ville y naissent, vivent et meurent sans jamais en sortir, sans avoir jamais pu se faire par eux-mêmes une idée de ce qu'est le jour et la nuit, sans avoir jamais vu le ciel, la terre, ni la plaine fleurie, ni les montagnes couvertes de forêts. Pour eux, le soleil, la lune, les étoiles, n'existent que dans l'imagination. Ils ne savent ni ce que sont les tempêtes qui bouleversent l'air, ni ce qu'est la tiède température qui vivifie la terre au printemps, la chaleur de l'été qui mûrit ses produits, le froid morne de l'hiver qui amène le repos. Il peuvent dire comme le Porion belge :

Ma lampe est mon soleil et mes jours sont des nuits.

Tout ce qu'ils savent de cela, ils l'ont appris des autres, comme la généralité d'entre nous apprend ce qui se passe en Australie, en Chine, au Japon. Cependant, parfois quelques-uns d'entre eux plus hardis, plus entreprenants, se risquent à sortir des antres où ils étaient nés, mais à quelques arpents de leur berceau, ils se trouvent dans un monde inconnu, étranger ; la lumière du jour blesse leurs yeux qui ne peuvent la supporter ; ainsi sont nos oiseaux nocturnes qui ne sortent de leur trou que dans les ténèbres. Peu sensibles aux

merveilles du monde extérieur pour les jouissances desquelles ils ne semblent pas faits, ils s'y trouvent dépaysés et ils ont hâte de retourner dans leur sombre patrie où ils racontent aux leurs le peu qu'ils ont vu et compris.

D'ailleurs, ce petit peuple n'est pas exempt des jouissances morales qui sont réservées aux hommes policés. Leurs mœurs sont pures. Catholiques comme l'étaient ceux des Catacombes, ils ont leurs églises, leurs chapelles, leurs écoles. A chaque pas votre vue est attirée par des niches creusées dans le mur de sel où brûle continuellement un flambeau à côté de l'image d'un Saint vénéré

La grande curiosité de ces lieux est une énorme statue que les habitants regardent comme la femme de Loth : ils sont persuadés que cette statue est réellement la même que celle de l'épouse curieuse du patriarche. D'ailleurs cette statue leur sert à connaître l'état de l'atmosphère au-dessus d'eux, suivant qu'elle est sèche ou humide.

Il n'est pas besoin de dire que le curieux qui descend dans ces profondeurs a besoin de guides sûrs pour le conduire, sans quoi il serait certain de s'égarer, et il est peu probable qu'il serait aussi fortuné qu'Eudore dans les Catacombes.

\* \* \*

Depuis 1872, la région remarquable que comprend le Parc de Yellowstone a été déclaré propriété nationale et inaliénable par le Congrès des Etats-Unis. Ce parc est destiné à devenir pour l'Amérique ce que la Suisse est pour l'Europe, le rendez-vous des touristes. Renfermant à lui seul plus d'eaux minérales et thermales que tout le reste du monde, il jouira sans doute sous peu d'une réputation universelle.

Je vais donner quelques détails sur cette région que l'on qualifie à juste titre de "Terre des Merveilles", et qui se trouve dans le Territoire de Wyoming.

Sa situation se trouve à peu près sous 110° de longitude ouest et 45° de latitude nord. Les montagnes éternellement couvertes de neige qui l'environnent ont une altitude de 12,000 à 13,000 pieds et les parties les plus basses du parc lui-même sont à 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. La superficie du parc réservé est de 3,575 milles carrés, en y comprenant le grand lac du même nom qui mesure 330 milles carrés. La rivière Yellowstone, l'un des affluents sud du Missouri, sort de ce lac et traverse la vallée qui forme le Parc.

En 1810, deux explorateurs américains, les premiers hommes blancs peut-être qui atteignirent les rives du Yellowstone, firent une description si extraordinaire de cette région mystérieuse et inconnue que

personne n'y ajouta foi. Il parlèrent entr'autres choses, de montagnes de cristal, de torrents dont les eaux glaciales se transformaient en eaux bouillantes à moins d'un mille de leur source. On découvrit plus tard que ces montagnes de cristal étaient des roches d'obsidiane, pierre vitreuse noire d'origine volcanique, qui, de loin avaient facilement pu être prises pour des montagnes de verre.

Ce ne fut qu'en 1871, après bien des tentatives signalées par plusieurs catastrophes, qu'une expédition commandée par Washburne parvint à pénétrer par le Nord-Ouest dans cette contrée fantastique en suivant les gorges profondes qui forment ce que l'on appelle le Canon du Yellowstone.

Washburne, le premier, découvrit la vallée des Trous-à-Feu, qui, sur une étendue de cinquante milles environ, ne présente qu'une succession de *geysers*, de volcans de boue, d'où s'échappent des vapeurs d'eau bouillante, et qui font entendre continuellement des bruits sourds ressemblant au grondement lointain du tonnerre. Une rivière coule entre deux chaînes de montagnes qui forment ce curieux bassin. Partout des jets de vapeurs, des sources bouillantes, des étangs brûlants à rejet d'émeraude. L'herbe cesse de croître là où le sol échauffé par les feux souterrains revêt l'apparence du mortier. Si vous frappez sur ce sol, vous entendez un bruit creux ; approchez-en l'oreille et vous entendrez le bouillonnement de l'eau sur laquelle il repose. Dans le bassin supérieur, les *geysers* sont tellement nombreux et actifs, qu'ils se touchent presque et lancent des jets continuels.

A quelque distance du lac, la rivière dont la largeur moyenne est de quinze cents pieds, après avoir arrosé une région couverte de magnifiques forêts de pins, arrive aux chûtes. Son cours se resserre dans une gorge formée de montagnes à pic, puis tout à coup, ses eaux se précipitent avec un bruit assourdissant d'une hauteur de plus de cent cinquante pieds dans le Canon et continuent un cours tumultueux dont la vue de la rivière Montmorency, aux *Marches naturelles* peut donner une faible idée.

\* \* \*

L'invention des machines à coudre, attribuée à tort aux américains, est due à un français du nom de Thimonnier. Les broderies faites au crochet dans les montagnes du Lyonnais pour les fabriques, de Tarare donnèrent à Thimonnier l'idée de les exécuter à l'aide d'une machine qui, en même temps, lui servirait pour sa profession : il était tailleur d'habits. Cet instrument, dont le crochet était le principal outil, fut commencé en 1825, et, après quatre années de travail, en 1829, l'inventeur était parvenu à construire une machine à coudre à fil continu, faisant un travail pratique.

Voici quelle fut la suite de cette invention :

Le 17 avril 1830, Thimonnier demande un brevet d'invention qui lui est accordé le 17 juillet de la même année, pour un métier propre à la confection des coutures dites *point de chaînette*. Le 8 juin et le 11 juillet 1830, Thimonnier s'associe avec plusieurs négociants de Paris pour l'exploitation de son brevet par l'entreprise de coutures. Bientôt, en 1831, un atelier de quatre-vingts machines, dont il est le directeur, fut établi rue de Sèvres, mais à cette époque, les ouvriers, ne voyant dans les machines que de dangereux concurrents dont ils ne cherchaient qu'à se débarrasser, brisèrent dans un jour d'émeute, les appareils à coudre. Peu après, en 1832, la mort de l'un des associés amena la dissolution de la société et l'inventeur retourna en Amplepuis. Il revint en 1834 à Paris, où il travailla à façon, comme ouvrier tailleur avec sa machine à coudre, mais en 1836, à bout de ressources, il retourna dans son pays, à pied, sa machine sur le dos, et pour vivre en route, il la fit fonctionner comme objet de curiosité.

La première machine de Thimonnier, qui, quoique laissant à désirer, contenait le principe de la couture mécanique qui devait plus tard jouer un si grand rôle ; elle était construite en bois et mise en mouvement par une pédale. Chaque oscillation ne produisait qu'un seul point ; cependant, en 1845, elle fait deux cents points à la minute, ainsi que le constate un brevet de perfectionnement.

\* \* \*

Un grand nombre de rapports ont été faits relativement à l'âge avancé que les poissons peuvent atteindre. Quelques-uns pensent qu'il existe une carpe à Fontainebleau qui datait de François I, mais le plus grand nombre doute avec raison du fait. Quoiqu'il en soit, le Prof. Spencer F. Baird croit qu'il existe des carpes de 200 ans. Rien n'empêche, dit-il les poissons de vivre presque indéfiniment, puisqu'il n'existe pas chez eux d'âge de maturité et qu'ils croissent toute leur vie. A Washington, il existe des poissons dorés qui appartiennent à la même famille depuis cinquante ans, et ils paraissent à peine plus gros que lorsqu'on les avait achetés. A l'aquarium impérial de Saint-Petersbourg, en Russie, on voit des poissons dont l'âge de 156 ans est positivement constaté. Quelques-uns sont cinq fois plus grands que lorsqu'ils y ont été introduits, tandis que d'autres n'ont gagné qu'une fraction de pouce. Il paraîtrait qu'en Chine il existerait des poissons sacrés dont l'âge serait presque fabuleux.

\* \* \*

L'île Barbade présente la plus forte condensation de population qui existe dans le monde. Cette île, dont la superficie n'est que de 106.

600 acres, contient une population de 175.000 âmes, c'est-à-dire que pas moins de 1.054 personnes existent sur chacun des 166 milles que comprend son territoire. La province de Keang-su, en Chine, que l'on était habitué à considérer comme le pays le plus peuplé du monde ne compte que 850 habitants par ville, tandis que la Flandre Orientale, en Belgique, la région la plus populeuse de l'Europe n'en a que 705. Sur cette population de 165,000 âmes, on trouve 9 pour cent de blancs et 91 de noirs purs ou mêlés.

\* \* \*

Au sujet des trombes et des cyclones dont on parle beaucoup en ce moment, un habitant du Minnesota, qui en a vu plusieurs, dit que le trait caractéristique des trombes est leur puissance de succion. Des constructions entières ont été attirées dans les nuages et sont retombées sur le sol réduites en fragments. Après le grand cyclone de Rochester, un cultivateur, demeurant à douze milles de la ville, trouva dans son champ un dessus de table en marbre tout a fait intact. Un autre trouva un gros mouton qui venait on ne sait d'où et qui avait été déposé dans sa cour, n'ayant reçu aucune avarie. Enfin, il a vu lui-même une planche couverte de paille de blé qu'elle avait charriée jusqu'à ce qu'ayant rencontré un obstacle, elle se renversa et laissa tomber la paille.

\* \* \*

Un voyageur qui a visité Vénise, dit qu'il est deux choses dont il n'a jamais pu se rendre compte : " Comment les habitants peuvent-ils bâtir leurs maisons ? Comment peuvent-ils éteindre les incendies ? — Sans doute on peut se procurer des matériaux, et l'eau ne manque pas. Mais où voulez-vous que le pompier pose ses appareils et le constructeur ses échafaudages et ses matériaux ? Même pour les réparations les plus ordinaires des bâtiments de trois à quatre étages, dans des rues qui n'ont que cinq à six pieds de largeur, il doit falloir inventer des combinaisons dont je ne me fais pas d'idée. Deux ou trois madriers, un demi cent de pierres à bâtir et un oiseau de mortier encombreraient la voie au point d'interrompre la circulation de tout un quartier."

Je laisse à mes lecteurs qui ont vu Vénise le soin d'élucider cette question.

\* \* \*

On avait fait un art de la faculté de plonger ; on en a fait un de la natation, c'est-à-dire, de la faculté de se tenir sur l'eau, à l'aide du mouvement des bras et des jambes, et même de s'y diriger en tous sens.

On a d'abord cru et soutenu que, de même que tous les animaux, l'homme pourrait nager naturellement, s'il pouvait bannir toute crainte ; mais c'est là une très grande erreur démontrée mille fois par l'expérience. Qu'on jette dans l'eau un chat, un chien qui vient de naître, cette bête nagera. Jetez-y un enfant, et l'enfant sera infailliblement noyé. La bête se sauve, dit-on, parce qu'elle n'a pas conscience du danger ; mais le jeune enfant d'un mois ne l'a pas davantage, et cependant il périra si l'on ne vient à son secours. Où prend-on d'ailleurs l'idée que les animaux ne sentent pas le danger ? L'expérience est encore là pour nous prouver le contraire. Un chien qui tombe dans l'eau et se sent entraîné par le courant, jette des hurlements d'angoisse en faisant tous ses efforts pour regagner le bord, ce qui démontre qu'il a conscience du danger.

Il ne faut donc pas chercher où elle n'est pas la cause qui ne permet pas à l'homme de nager naturellement, comme tous les animaux peuvent le faire. Cette cause, c'est la différence du centre de gravité chez la bête et chez l'homme ; chez celui-ci, ce qu'il y a de plus lourd dans le corps, c'est la tête ; chez l'animal, au contraire, la tête est moins pesante que le reste du corps. Il y a donc un art qui consiste pour l'homme à déplacer ce centre de gravité en tenant la tête relevée, et surtout à se donner sur la surface de l'eau la plus grande extension possible, soit par la position du corps, soit par le mouvement des bras et des jambes qu'on promène au-dessus de l'eau, de manière à ce qu'ils frappent successivement plusieurs points de la surface.

Au reste, la manière de nager s'acquiert par l'exercice plus encore que par les règles ; les insulaires de la mer du Sud sont d'excellents nageurs et ils n'auraient rien à apprendre des plus habiles professeurs de natation des pays civilisés.

OCT. CUISSET.

# MEMENTO CHRONOLOGIQUE DU MOIS

---

## CANADA

- 30 mai.—Le 65<sup>e</sup> bataillon se rend en corps à l'Eglise Notre-Dame pour assister au service religieux en mémoire de la bataille de la Butte-aux-Français ; Monsieur le curé Sentenne félicite nos volontaires canadiens, et dit que leur bonne inspiration de venir aujourd'hui remercier Dieu de les avoir protégés sur le champ de bataille, ne les honore pas moins que leur bravoure et leur vaillance pendant le combat.
- 31 “ —La Cour de Révision de Montréal, composée des honorables juges Johnson, Loranger et Papineau, renverse le jugement de la Cour Inférieure dans l'affaire des Réviseurs et des Corvéables : par ce jugement la peine imposée aux locataires sous le nom de *journée de corvée* pour les qualifier comme voteurs dans les élections municipales, est virtuellement abolie.
- 1<sup>er</sup> juin.—La Société St-Jean-Baptiste de Montréal décide de faire une excursion à Rutland, le 24 juin, lors de la grande convention des sociétés canadiennes de l'Amérique.
- “ “ —Le Crédit Foncier de France, par l'entremise de son agent général, le Marquis Albert de la Chapelle, fait le don généreux aux incendiés de Hull de la somme de \$15,000 ; cette marque de généreuse sympathie montre que les Français de la vieille France aiment toujours à compatir à l'infortune de leurs neveux du Canada.
- “ “ —Ouverture à Montréal du terme d'été de la Cour du Banc de la Reine (assises criminelles), sous la présidence du juge en chef, Sir A. A. Dorion ; l'honorable juge, dans son adresse aux grands jurés, exprime l'espoir qu'un traité d'extradition des défalcataires et des employés malhonnêtes sera bientôt conclu entre le Canada et les Etats-Unis.—C'est à cette session que comparaissent les forçats du pénitencier de St-Vincent-de-Paul, accusés de tentative de meurtre et d'évasion.

- 2 juin—Prorogation du parlement fédéral par son excellence le Gouverneur-général; tous les *bills* ayant subi leur troisième lecture aux communes et au sénat sont sanctionnés, à l'exception d'un seul: celui "pour amender l'acte concernant la pêche par les vaisseaux étrangers dans les eaux canadiennes"; ce bill est réservé et sera soumis à Sa Majesté.
- 5 " —Grande fête champêtre donnée à Elm-wood Grove au profit de l'hôpital Notre-Dame, par les dames patronesses de cette institution; l'élite de la société montréalaise s'y donne rendez-vous et y passe une agréable journée, grâce à l'empressement et à l'amabilité des dames et des demoiselles.
- 6 " —A Québec, clôture du grand concile provincial à la Basilique, par l'une des cérémonies les plus grandioses dont le vieux temple ait été le témoin.
- 7 " —A Québec, pendant la séance parlementaire de l'après-midi, l'honorable M. Taillon, procureur-général, appuyé par l'honorable M. Mercier, chef de l'opposition, propose une adresse de félicitations au nouveau cardinal canadien; après quoi la chambre s'ajourne par respect pour Son Eminence.
- 8 " —Tout Québec est en fête à l'occasion de l'honneur du cardinalat conféré à Sa Grâce Mgr Taschereau; les deux chambres de la législature se rendent en corps au palais archiépiscopal, présenter leurs félicitations au nouveau cardinal; les citoyens et les étrangers affluent au palais: parmi ces derniers, on remarque le Révd Dr. Bond, évêque anglican de Montréal.
- 8 " —Anniversaire de la mort de Sa Grandeur Mgr Bourget: un service est chanté à la cathédrale au milieu d'un grand concours de fidèles. Dans l'après-midi, nombre de couronnes de fleurs sont déposées sur le tombeau de l'illustre défunt.
- 8 " —Mort du capitaine François Robidoux, aux Trois-Rivières. Le capitaine Robidoux est décédé à l'âge patriarcal de 96 ans, c'était un des rares vétérans qui ont fait la campagne de 1812. Il portait fièrement la médaille d'honneur que lui avait valu sa bravoure à Châteauguay.
- 10 " —Mort de M. l'abbé Champion, prêtre de Saint-Sulpice. Le défunt était âgé de 75 ans. Monsieur Champion est né en 1811 au diocèse de Boulogne et Arras, France; il fut ordonné prêtre en 1834. Après quelques années passées

- en France, il vint exercer son ministère aux Etats-Unis ; il occupa la charge importante de Vicaire-Général dans le diocèse de Toledo, jusqu'en 1857, époque où il quitta les Etats-Unis pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice à Montréal. Dans les différents postes qu'il occupa dans cette dernière ville, monsieur Campion a su conquérir à un haut degré, l'estime et l'affection de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.
- 11 juin.—Monsieur le Grand-Vicaire Maréchal adresse un message à la presse Montréalaise, annonçant l'agréable nouvelle de l'érection de Montréal en archevêché.
- 13 “ —La ville de Vancouver, (Colombie Britannique) est totalement détruite par les flammes ; les pertes sont évaluées à un demi million de piastres. Cette ville, où venait aboutir le chemin de fer du Pacifique canadien, sur les bords de l'océan Pacifique, était la métropole de la Colombie Anglaise ; elle était en grande voie de prospérité et promettait beaucoup pour l'avenir ; espérons qu'elle se relèvera promptement de ses ruines.
- 14 “ —Le conseil de ville de Montréal vote deux adresses de félicitations : l'une à Son Eminence le Cardinal Taschereau et l'autre à Sa Grâce, Mgr l'Archevêque Fabre ; une députation est aussi nommée pour présenter à Leurs Grands les hommages de la métropole du Canada.

## ÉTRANGER.

- 1<sup>er</sup> juin.—Les adversaires de Gladstone, libéraux et radicaux, se réunissent chez Chamberlain ; on décide à l'unanimité de faire une guerre à mort au projet de loi du *Home Rule*.
- 2 “ —Célébration du mariage du Président des Etats-Unis, Cleveland, avec Miss Frank Folsom ; tous les membres du corps diplomatique y figurent,—comme à un mariage royal.—Les compliments pleuvent de tous les pays étrangers ; la dépêche spéciale de félicitations de notre gracieuse souveraine se lit comme suit : “ Veuillez accepter nos sincères félicitations à l'occasion de votre mariage, et nos vœux pour votre bonheur.”
- 7 “ —Le fameux bill du *Home Rule* est rejeté aux communes anglaises par un vote de 311 contre 341, en dépit des efforts du grand homme d'état, Gladstone, et du chef Irlandais, Parnell. Encore une fois, le fanatisme l'em-

porte, et la voix de la justice et de l'humanité est étouffée par les rugissements de la haine.

- 8 et 9 juin—Emeutes sanglantes, à Belfast, Irlande, provoquées par les *loyaux* sujets de Sa Majesté, les orangistes ; dix personnes sont tuées ; Gladstone et Parnell sont brûlés en effigie ; la police est impuissante à maintenir la paix, les troupes seules réussissent à rétablir l'ordre. Ces émeutes sanglantes sont un des résultats les plus fâcheux du triomphe des adversaires du *Home Rule*.
- 10 “ —Ouverture des chambres Italiennes, par Sa Majesté le roi Humbert.
- 11 “ —Par un vote de 315 contre 232, les chambres françaises adoptent la loi d'expulsion des princes ; c'est à l'occasion du mariage de la princesse Amélie d'Orléans avec le duc de Bragance, qu'a surgi cette affaire de l'expulsion des princes français. Cette décision place le gouvernement français dans une position ridicule vis-à-vis des gouvernements étrangers, et est loin de le hausser dans l'estime des autres nations.
- 12 “ —Mort de Mgr Hendricken, évêque du diocèse de Providence, Etats-Unis.
- 13 “ —Louis II, roi de Bavière est déposé pour cause d'insanité ; le prince Luitpold, est nommé régent du royaume de Bavière.
- 14 “ —Le roi Louis II de Bavière, déposé la veille, se suicide en se jetant dans le lac Starnberg ; il était accompagné de son médecin, le Dr. Van Gridden, qui dans ses efforts pour sauver la vie de son royal patient, est péri victime de son dévouement ; Othon I, frère de Louis II, monte sur le trône : il est atteint lui aussi d'aliénation mentale ; la régence est continuée par le prince Luitpold.

Montréal, 16 juin 1886.

J. T. CARDINAL.

# ÉCHOS LITTÉRAIRES.

1886

4 juin.—Cercle Ville-Marie (Montréal).<sup>s</sup> Conférence par M. l'abbé Tanguay, Sujet: Extraits de son dernier ouvrage, *A travers les Régistres*.

Voici quelques lignes d'un article de M. Benjamin Sulte sur cet ouvrage :

“ Nombre de faits se rencontrent dans les registres et dans les livres, que l'abbé Tanguay a vus, sans pouvoir les consigner dans son livre. Il vient de réunir ces notes et nous les donne pêle-mêle, dans un assez gros volume, sous le titre: *A travers les Régistres*. C'est une liasse à consulter, non à lire, parce qu'elle n'a pas de suite, mais un index permet d'y retrouver tout ce que renferme l'ouvrage... C'est à consulter au besoin comme le *Journal des Jésuites* par exemple, et comme tous les recueils de notes historiques publiés pour l'instruction des amateurs.”

Au cours du même article, l'auteur des *Laurentiennes*, trace le portrait suivant de M. l'abbé Tanguay :

“ Vous lui prêteriez cinquante ans, il en a plus de soixante. Petit de stature, fort de muscles, compacte, vif, rieur, avec la démarche d'une jeune fille, il est de ceux qui durent jusqu'à cent ans.”

“ Deux paires de lunettes superposées et quels yeux ! La figure vous attire. Un abord engageant. Travailleur qui mesure les minutes, il ne se précipite pas. En parlant de ses recherches il dit : “ Cela prendra cinq années,” comme vous diriez : “ J'en aurai pour toute une semaine.” Il mourra sous le harnais, s'il meurt ! ”

5 juin.—Excursion annuelle des membres de la Société d'histoire naturelle (Montréal) à Belœil.

10 juin.—Son Excellence le Cardinal Taschereau reçoit les hommages de la section française de la Société Royale du Canada. La délégation se composait de M. de Cazes, président, de MM. les abbés Begin, Casgrain et Laflamme, de MM. A. B. Routhier, F. G. Marchand, F. de St. Maurice, N. Legendre, L. P. Lemay, J. M. Lemoine et autres.

12 juin.—M. René Bazin, le correspondant parisien de l'*Etendard*

apprécie comme suit, dans une lettre que publiait ce journal à cette date, les *Perce-Neige* de M. Napoléon Legendre :

“.....Il y a de jolis vers et même de jolies pièces, ce qui est rare dans les recueils de poésies qui se publient aujourd'hui. *Bébé dort*, *A Corinne et Mariette*, *Après cinquante ans*, sont des morceaux joliment tournés ; *Les visites du jour de l'an* ne manquent ni de verve ni d'attrait. Tout cela n'est pas assez canadien à mon goût et la muse de M. Legendre est née au bord de la Seine dans ces prés fleuris qu'à vus Mme Deshoulières. Mais c'est beaucoup déjà d'avoir une muse et une honnête muse. M. Legendre a raison d'écouter la sienne et de nous faire part de ses entretiens avec elle.”

14 juin. — Départ de M. l'abbé Tanguay, de Montréal pour Québec ; il doit offrir à Mgr Taschereau, à l'occasion de son élévation au cardinalat, un exemplaire de son récent ouvrage : *A travers les Régistres*. Ce volume qui a une reliure de luxe porte sur le couvert ces mots : “A Son Eminence le Cardinal Taschereau. Hommage respectueux de l'auteur, Québec, 7 Juin 1886.”

—juin.—Cercle Catholique (Québec) Election des officiers pour l'année 1886. Président, M. le Chevalier Vincelette ; Vice-Président, Dr. N. E. Dionne ; Secrétaire-Archiviste, Dr. J. B. Boulet ; Assistant-Secrétaire-Archiviste, P. E. Rhéaume ; Secrétaire-Correspondant, A. C. Guilbault ; Asst.-Sect.-Correspondant, F. E. Hamel ; Trésorier, J. A. Langlais ; Asst.-Trésorier, J. Allard ; Bibliothécaire, F. M. Lachaine ; Asst.-Bibliothécaire, J. Dubé ; autres Directeurs, A. Robidoux, E. Turgeon.

—Publication à Montréal, du drame historique : *Riel*, de MM. Bayèr et Parage.

—Publication des *Procédés et travaux de la Société Royale pour l'année 1885*. Parmi les principaux travaux littéraires de la section française on remarque les suivants :

Le dernier boulet.—Nouvelle historique par Jos. Marmette. L'aigle et la Marmotte. Fable, par F. G. Marchand. A travers les registres, par l'abbé Tanguay. Autrefois et maintenant, poésie par N. Legendre. Les derniers seront les premiers, poésie par P. LeMay. Un des oubliés de notre histoire, par Faucher de St. Maurice. Lettre d'un volontaire du 9<sup>e</sup> Voltigeur, campé à Calgarry. Epître en vers, par A. B. Routhier. Prétendues origines des Canadiens-français, par B. Sulte. Les premières pages de notre histoire, poésie par Louis Fréchette.

—La *Minerve* (Montréal) Edition littéraire. Articles de la quinzaine. No. du 5 juin. Poésies : Pensées du soir, Anatole de Ségur ; Idéal, Eugène Rostand ; Impressions d'été, André Theuriet ; Larme et perle, P. Blanchemain. Prose : La société de Madrid, Adolphe d'Avril ; Le mal chez les bêtes, J. de Bonniot ; L'hygiène pour tous, Dr. E. Monin ;

Les Canadiens des Etats-Unis, Berton Joly ; Une poignée de braves, Jean Frolo ; Chronique Scientifique, Henri de Parville ; Histoire d'un mourant, A. de Séguin, etc.

No. du 12 juin. Poésies : Sonnet, Maximilien Coupal ; Nuit d'été, Joseph Gauthier ; La St-Jean-Baptiste, Anna M. Duval ; Une maraudeuse, Mme Drut Fontes. Prose : A travers les registres, Benjamin Sulte ; Lettre de Paris, Victor du Bled ; Le Reportage, Ph. Serrey ; Courrier de la mode, Marie de Saverny ; Cancans du livre, J. Fertault ; La toison d'or, L. de la Brière, etc.

*Le Monde Illustré* (Montréal) Sommaire de la quinzaine. No. du 5 juin. Entre-nous, Léon Ledieu ; Ceux que nous avons perdus, Paul Laffitte ; Un drame à Tomsk, D. Arnauld ; Le curé de Bazeille, (poésie) Paul Déroulède ; Le charbon remplacé par le gaz, J. O. ; Recréations de la famille ; Feuilleton : Les deux sœurs.

No. du 12 juin. Entre-nous, Léon Ledieu ; Repos sans oisiveté, Edouard Charton ; Un combat sur les glaçons, W. ; Chez les autres, O. F. ; Feuilleton : Les deux sœurs ; Soir d'été, (poésie) Prosper Blanchemain ; Recréations scientifiques, Henri de Parville ; Belle dormeuse, éveillez-vous, paroles et musique de Gustave Pillon, etc.

—Sommaire des *Nouvelles Soirées Canadiennes*, (Ottawa) livraison d'avril : I. Le chinois en Chine, J. A. Chapleau ; II. Romancero, Henri Heine ; III. La politique en Europe, A. de Haerne ; IV. Une revue à lire, La direction ; V. La langue française au Canada, G. K. Elliott, traduit par N. Champagne.

—*L'Etudiant* (Joliette) Sommaire de la livraison de juin. Conseils pour les vacances, Deux bons écoliers, F. A. B. ; La jongleuse (poésie) V. C. C. ; L'œuvre du Rév. P. Tabaret ; L'auberge de l'Ange-Gardien ; Notre organisation municipale, J. M. Tellier ; La sténographie (acrobatique), Albert Alphonse Pradier ; Vos lectures sont-elles sérieuses, La-cordaïre, etc.

—*Le Couvent* (Joliette) Sommaire : Avis pour les vacances, F. A. B. ; Les dires de Reine, Reine ; Les trois roses, Antonine ; La fête des arbres, Marie ; Première réception des enfants de Marie au couvent de Stanfold, Clara.

CAROLUS.